

Oncle Vania

Anton Tchekhov, 1897.

Scènes de la vie de campagne, en quatre actes.

Personnages.

Sérébriakov, Alexandre Vladimirovitch, professeur à la retraite.

Eléna Andreïevna, sa femme, vingt-sept ans.

Sofia Alexandrovna (Sonia), sa fille issue de son premier mariage.

Voynitskaya, Maria Vassilievna, la veuve d'un conseiller privé, la mère de la première femme du professeur.

Voynitski, Ivan Pétrovitch, son fils.

Astrov, Mikhaïl Lvovitch, un médecin.

Téléguine, Ilia Ilitch, un propriétaire terrien ruiné.

Marina, une vieille bonne.

Un ouvrier.

La pièce se déroule dans la maison de campagne de Sérébriakov.

Acte premier.

Un jardin. On aperçoit une partie d'une maison avec une terrasse.

Marina (vieille femme indolente et lourde, assise près du samovar¹, tricotant un bas) et Astrov (marche à ses côtés). Un service à thé sur une vieille table en bois de peuplier, dans l'allée. Des bancs et des chaises ; sur un des bancs, une guitare. Une balançoire non loin de la table. Il est trois heures. Temps nuageux.

Marina (*sert un verre*). Bois, petit père.

Astrov (*prend le verre à contrecœur*). Quelque chose ne va pas.

Marina. Peut-être que tu boiras un peu de vodka ?

Astrov. Non. Je n'en bois pas tous les jours. On étouffe...

Pause.

Ma petite bonne, combien d'années ont passé, depuis que nous nous connaissons ?

Marina (*réfléchissant*). Combien ? Dieu seul le sait... Tu es arrivé dans le coin... Quand ça ? Véra Pétrovna vivait encore, la mère de Sonetchkina². A l'époque tu étais venu nous voir deux hivers de suite... Donc, ça fait onze ans. (*Pensive.*) Peut-être plus...

Astrov. Est-ce que j'ai beaucoup changé depuis ?

Marina. Beaucoup. A l'époque tu étais jeune, beau, et maintenant tu as vieilli. Et tu n'es plus si beau. Et aussi – tu bois de la vodka.

Astrov. Oui... En dix ans je suis devenu un autre homme. Et pour quelle raison ? Je travaille trop, ma bonne. Du matin au soir je suis au travail, je ne connais pas le repos, et la nuit, couché sous la couverture, j'ai peur que l'on vienne me tirer pour m'occuper d'un malade. Depuis tout ce temps que l'on se connaît, je n'ai pas eu un seul jour de libre. Comment ne pas en vieillir ? Oui, et puis la vie en elle-même est ennuyeuse, stupide, et salissante... Elle traîne en longueur. Autour de soi il n'y a que des drôles de types, des excentriques ; et voilà qu'à vivre deux ou trois années avec eux, on devient petit à petit un original, sans s'en rendre compte soi-même. C'est un sort inévitable. (*Il entortille ses longues moustaches.*) Tu vois, ces longues moustaches ont poussé... Ces stupides moustaches. Je suis devenu un drôle de type, bonne... Je ne me suis pas encore abruti, Dieu merci, j'ai encore le cerveau en place, mais mes sens se sont émoussés. Je ne désire rien, je n'ai besoin de rien, je n'aime personne... Il n'y a bien que toi que j'aime. (*Il l'embrasse sur la tête.*) J'ai eu la même bonne dans mon enfance.

¹ Equivalent russe d'une bouilloire, utilisée pour préparer le thé et le garder au chaud.

² Diminutif de Sonia.

Marina. Peut-être que tu veux manger ?

Astrov. Non. A la troisième semaine du Carême, je me suis rendu à Malitzkii pour une épidémie... C'était le typhus... Dans les isbas³, le petit peuple était entassé... La saleté, les odeurs, la fumée, les veaux sur le plancher, là où s'allongeaient les malades... Même les cochons étaient là... Je m'affaire toute la journée, sans me reposer, sans rien avaler, et arrivé à la maison, voilà qu'on me remet au travail – on m'apporte un aiguilleur⁴; je l'allonge sur la table pour l'opérer, mais il y passe et meurt sous chloroforme. Et comme si c'était tout ce dont j'avais besoin, l'émotion s'éveille en moi, ma conscience m'aiguille, c'est bien moi qui l'ai tué intentionnellement... Je m'assois, je ferme les yeux – eh bien, voilà ce que je pense : ceux qui vivront cent, deux cent ans après nous, et pour qui nous déboisons maintenant le chemin, se souviendront-ils de nous avec bienveillance ? Ma bonne, ils ne se souviendront même pas de nous !

Marina. Les gens ne se souviennent jamais, mais Dieu se souvient.

Astrov. Voilà, merci. Bien parlé.

Rentre Voynitski.

Voynitski (*sort de la maison ; il s'est recouché après le petit-déjeuner et il a l'air mal réveillé ; il s'assoit sur le banc, rectifie le port de son élégante cravate*). Oui...

Pause.

Oui...

Astrov. Tu as bien dormi ?

Voynitski. Oui... Très bien. (*Il baille.*) Depuis que le professeur habite ici avec son épouse, la vie s'est détraquée... Je ne m'endors plus aussi facilement, au petit-déjeuner et le midi je mange toutes sortes de sauces, je bois du vin... Tout cela n'est pas sain ! Avant il n'y avait pas une minute à soi, Sonia et moi nous travaillions – mes respects, et maintenant Sonia travaille seule, et je dors, je mange, je bois... C'est mal !

Marina (*hochant la tête*). Quel désordre ! Le professeur se lève à midi, et le samovar frétille depuis le matin, et tous l'attendent. Sans eux on mange toujours entre midi et deux, comme chez tout un chacun, mais avec eux on mange à sept heures ! La nuit le professeur lit et écrit, et soudain voilà que l'horloge sonne deux heures... Qu'y a-t-il, Monsieur ? Le thé ! Que l'on me réveille les domestiques, qu'on installe le samovar... quel désordre !

Astrov. Est-ce qu'ils résideront encore longtemps ici ?

Voynitski (*il siffle*). Cent ans. Le professeur a décidé de s'installer ici.

³ Maison traditionnelle des paysans russes.

⁴ Ouvrier des chemins de fer, responsable de la manoeuvre des signaux.

Marina. Et voilà, maintenant le samovar est déjà depuis deux heures sur la table, et ils sont partis se promener.

Voynitski. Une promenade, une promenade... Ne t'inquiète pas.

On entend des voix ; du fin fond du jardin, arrivant de la promenade, rentrent Sérébriakov, Eléna Andreïevna, Sonia et Téléguine.

Sérébriakov. Magnifique, magnifique... Quelles vues merveilleuses.

Téléguine. Remarquables, votre Excellence.

Sonia. Demain nous allons dans la forêt, papa. Tu viendras ?

Voynitski. Messieurs, on boit le thé !

Sérébriakov. Mes amis, soyez aimables et apportez-moi le thé dans mon cabinet ! J'ai encore des choses à faire pour aujourd'hui.

Sonia. Et tu apprécieras sans aucun doute les bois...

Eléna Andreïevna, Sérébriakov et Sonia sortent de la scène en disparaissant dans la maison; Téléguine s'approche de la table et s'assoit près de Marina.

Voynitski. Il fait chaud, on étouffe, et notre grand érudit est en manteau, en sabot, avec un parapluie et des gants !

Astrov. Cela veut dire qu'il prend soin de lui.

Voynitski. Et comme elle est belle ! Si belle ! De toute ma vie je n'ai jamais vu de plus belle femme.

Téléguine. Que je marche à travers champs, Marina Timofeïevna, que je me promène dans le jardin ombragé ou que j'observe cette table, je ressens une béatitude ineffable ! Le temps est merveilleux, les oisillons chantent, tous nous vivons sur cette terre - que nous faut-il de plus, n'est-ce pas ? (*Prenant une tasse.*) Je vous remercie du fond du cœur !

Voynitski (*rêvassant*). Ses yeux... Quelle merveilleuse femme !

Astrov. Racontez-moi quelque chose, Ivan Pétrovitch.

Voynitski (*mollement*). Qu'est-ce que je peux bien te raconter ?

Astrov. Il n'y donc rien de nouveau ?

Voynitski. Rien. Tout est vieux. Je suis le même qu'avant, peut-être que j'ai maigri, il se trouve que je me suis amolli, je ne fais rien et je me contente de grogner comme un vieillard. Ma vieille

pie, Maman, ne fait que gazouiller à propos de l'émancipation des femmes ; elle a un œil tourné vers la tombe, et de l'autre elle cherche dans des livres savants les aurores d'une vie nouvelle.

Astrov. Et le professeur ?

Voynitski. Et comme d'habitude le professeur est assis à son bureau du matin au creux de la nuit, et il écrit. « L'esprit concentré, le front plissé, nous écrivons et écrivons toutes les odes, et n'entendons nulle part de louanges à notre égard ou aux leurs. » Pauvre feuille de papier ! Il ferait mieux d'écrire son autobiographie. Quel excellent thème ! Un professeur à la retraite, vois-tu, un vieil arrogant, un cafard savant... La goutte, les rhumatismes, les migraines, le foie gonflé par la jalousie et l'envie... Ce cloporte vit sur l'héritage de sa première femme, il vit à contrecœur, parce qu'il n'a pas les moyens de vivre en ville. Il se plaint en permanence de son malheur, alors qu'en réalité, il est extraordinairement heureux. (*Nerveusement.*) Imagine un peu, quel bonheur ! Il est le fils d'un simple sacristain, un séminariste, il a gravité les marches des degrés académiques et des chaires, se retrouve Son Excellence, puis sénateur, et ainsi de suite. Du moins tout cela est-il sans importance. Mais écoute un peu ça. Cet homme, depuis vingt-cinq ans, lit et écrit sur l'art, et il ne comprend précisément rien à l'art. Depuis vingt-cinq ans il ressasse les pensées d'autrui sur le réalisme, le naturalisme et sur toutes les autres sornettes ; depuis vingt-cinq ans il lit et écrit des choses que les hommes intelligents connaissent déjà, et qui n'intéressent pas les hommes stupides, et donc cela fait vingt-cinq ans qu'il verse du vide dans du creux. Et en même temps, quelle présomption ! Quelle prétention ! Il est à la retraite, et pas une seule âme ne le connaît, il est tout à fait inconnu ; c'est donc que pendant vingt-cinq ans il a tenu la place d'un autre ! Pourtant regarde-le : il a la démarche d'un demi-dieu !

Astrov. Eh, il me semble que tu l'envies.

Voynitski. Oui, je suis jaloux ! Et quel succès auprès des femmes ! Aucun Don Juan ne connut un tel succès ! Sa première femme, ma sœur, une créature douce et magnifique, pure comme ce ciel azur, distinguée, généreuse, qui avait plus d'admirateurs que lui de disciples, l'a aimé comme seulement peuvent aimer les anges les plus purs et les plus sublimes. Ma mère, sa belle-mère, l'adore jusqu'à présent, alors qu'elle lui inspire une terreur sacrée. Sa seconde femme, belle et intelligente – vous venez de la voir – l'a épousé lorsqu'il était déjà vieux, lui remettant sa jeunesse, sa beauté, sa liberté, tout son éclat. En quel honneur ? Pourquoi ?

Astrov. Elle est fidèle au professeur ?

Voynitski. Malheureusement, oui.

Astrov. Pourquoi malheureusement ?

Voynitski. Parce que cette confiance est feinte, du début jusqu'à la fin. Elle a beaucoup de rhétorique, mais aucune logique. Tromper son vieux mari, que l'on ne peut plus supporter – c'est immoral ; s'efforcer d'étouffer au fond de soi sa morne jeunesse et le sentiment de vivre – ce n'est pas immorale.

Téléguine (*d'une voix en sanglot*). Vania, je n'aime pas quand tu dis cela. Oui, bon, c'est vrai... Celui qui trompe sa femme ou son mari, c'est-à-dire cet être perfide, il est capable de trahir jusqu'à sa patrie !

Voynitski (*de dépit*). La ferme, Vaflia !

Téléguine. Tu permets, Vania. Ma femme s'est enfuie loin de moi le lendemain de notre mariage, avec un autre, au motif de ma figure inconvenante. Depuis je n'ai pas brisé nos vœux. Jusqu'alors je l'aime et lui suis fidèle, je l'aide comme je le peux, et j'ai fait don de mes biens pour l'éducation des enfants qu'elle a eu avec cet homme qu'elle aime. Je me suis dépouillé de tout bonheur, mais il me reste ma fierté. Et quant à elle ? Déjà la jeunesse lui est passée, sa beauté s'est flétrie sous les lois de la nature, son amant est décédé... Que lui reste-t-il ?

Entrent Sonia et Eléna Andreïevna ; peu après entre Maria Vassilievna, tenant un livre ; elle s'assoit et lit ; on lui donne le thé, et elle boit sans regarder.

Sonia (*impatiemment, à la bonne*). Tiens, ma bonne, les paysans sont arrivés. Allez, va leur parler, je boirai mon thé seule... (*Elle boit le thé.*)

La bonne sort. Eléna Andreïevna boit son thé, assise sur la balançoire.

Astrov (*en s'adressant à Eléna Andreïevna*). C'est que je suis là pour votre mari. Vous m'avez écrit qu'il était malade, atteint de rhumatisme ou quelque chose du genre, et il se trouve qu'il est en parfaite santé.

Eléna Andreïevna. Hier il avait le cafard, il se plaignait de douleurs dans les jambes, et aujourd'hui plus rien...

Astrov. Et j'ai parcouru plus de trente verstes⁵ d'un bond. Ce n'est rien, ce n'est pas la première fois. Mais je resterai chez vous jusqu'à demain, et je dormirai *quantum satis*⁶.

Sonia. Formidable. C'est si rare que vous passiez la nuit chez nous. D'ailleurs, vous n'avez pas diné ?

Astrov. Non, je n'ai pas diné.

Sonia. Ah, eh bien vous allez diner. Nous mangeons à présent à sept heures. (*Elle boit.*) Le thé est froid !

Téléguine. La température a beaucoup baissé dans le samovar.

Eléna Andreïevna. Ce n'est rien, Ivan Ivanitch, nous le boirons froid.

Téléguine. Excusez... Pas Ivan Ivanitch, mais Ilia Ilitch... Ilia Ilitch Téléguine, ou, comme certains m'appellent à cause de mon visage ridé, Vaflia⁷. J'ai baptisé Sonietchka⁸, et Son

⁵ Un verste correspond à 1067 mètres.

⁶ Lat., « la quantité suffisante ».

⁷ En russe, le mot *gauffre* se prononce comme l'anglais *waffle*.

⁸ Diminutif de Sonia.

Excellence, votre époux, me connaît très bien. Je vis chez vous en ce moment, dans cette propriété... Si vous daignez le remarquer, je dine chaque jour avec vous.

Sonia. Ilia Ilitch est notre adjoint, notre bras droit. (*Tendrement.*) Permettez, petit père, je vous reverse du thé.

Maria Vassilievna. Ah !

Sonia. Qu'y a-t-il, grand-mère ?

Maria Vassilievna. J'ai oublié de dire à Alexandre... Je perds la mémoire... J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Pavel Alexeievitch en provenance de Kharkov... Il nous envoie sa nouvelle brochure...

Astrov. C'est intéressant ?

Maria Vassilievna. C'est intéressant, mais un peu étrange. Il contredit ce qu'il défendait lui-même il y a sept ans. C'est terrible !

Voynitski. Cela n'a rien de terrible. Buvez votre thé, maman.

Maria Vassilievna. Mais je veux discuter !

Voynitski. Mais cela fait déjà cinquante ans que l'on discute et discute, et que l'on lit des brochures. Il serait enfin temps de conclure.

Maria Vassilievna. Pour une raison quelconque, quand je parle cela t'est désagréable. Excuse-moi, Jean, mais tu as tellement changé depuis un an, que je ne te reconnais plus du tout... Tu étais un homme de conviction, une personnalité brillante...

Voynitski. Ah, oui ! J'avais une personnalité brillante, qui n'éclairait pourtant personne...

Pause.

Une personnalité brillante... Cesse tes médisances ! J'ai maintenant quarante-six ans. Jusqu'à l'année dernière je m'efforçais de plonger mes yeux dans le brouillard de votre scolastique, afin de ne pas apercevoir la vie véritable – et je pensais que je m'en sortais bien. Et maintenant, si vous saviez ! La nuit je ne dors plus, par dépit, par colère d'avoir si stupidement laissé s'envoler les instants où j'aurais pu posséder tout ce que ma vieillesse me refuse à présent !

Sonia. Oncle Vania, c'est ennuyant !

Maria Vassilievna (*à son fils*). Tu accuses précisément les autres de la faute de tes convictions passées... Mais ce ne sont pas eux les coupables, c'est toi-même. Tu as oublié que les convictions ne sont rien en elles-mêmes, ce sont des lettres mortes... Il aurait bien fallu se mettre à la tâche.

Voynitski. La tâche ? Tout le monde ne peut pas être un écrivain en *perpetuum mobile*⁹ comme votre Her Professeur.

Maria Vassilievna. Qu'est-ce que tu entends par là ?

Sonia (*implorant*). Grand-mère ! Oncle Vania ! Je vous en prie !

Voynitski. Je me tais. Je me tais et je m'excuse.

Pause.

Eléna Andreïevna. Et quel beau temps aujourd'hui... Il ne fait pas trop chaud...

Pause.

Voynitski. Il fait un temps parfait pour se pendre...

Téléguine accorde une guitare. Marina marche près de la maison et appelle les poules.

Marina. Tsip, tsip, tsip...

Sonia. Ma bonne, pourquoi est-ce que les paysans sont venus ?

Marina. Ils voulaient tous discuter du terrain en jachère. Tsip, tsip, tsip...

Sonia. Qui appelles-tu ?

Marina. Il y en a une qui est parti avec ses poussins... Les corbeaux ne s'y tromperont pas...
(*Elle sort.*)

Téléguine joue une polka ; tous l'écoutent en silence ; entre un ouvrier.

L'ouvrier. Monsieur le docteur est ici ? (*A Astrov.*) S'il vous plaît, Mikhaïl Lvovitch, on vient vous trouver.

Astrov. Et d'où ?

L'ouvrier. Depuis l'usine.

Astrov (*de dépit*). Je vous remercie chaleureusement... Eh bien, il faut y aller... (*Il cherche sa casquette des yeux.*) Quel dommage, bon sang...

Sonia. Comme c'est désagréable, vraiment... Revenez déjeuner avec nous après l'usine.

⁹ Lat., « mouvement perpétuel ».

Astrov. Non, il sera déjà tard. Où ça... où ça... (*A l'ouvrier.*) Voilà, en fait soyez gentil, apportez-moi un petit verre de vodka.

L'ouvrier sort.

Où est-elle... (*Il trouve sa casquette.*) Dans une des pièces d'Ostrovski¹⁰ il y a un homme avec de grandes moustaches et de petites facultés... Je suis ainsi. Messieurs, j'ai de l'honneur... (*A Eléna Andreïevna.*) Si un jour vous venez me rendre visite en compagnie de Sofia Alexandrovna, alors je serais sincèrement heureux. Je n'ai qu'un petit domaine, en tout trente diciatines¹¹, mais si vous vous intéressez aux jardins bien taillés et aux pépinières, vous n'en trouverez pas de meilleur à mille verstes à la ronde. Près de chez moi il y a une forêt d'Etat... Le garde-forestier en est âgé, il est toujours malade, et donc en pratique c'est moi qui suis en charge de tout.

Eléna Andreïevna. Vous m'avez déjà dit que vous aimiez énormément les forêts. Bien sûr que tout cela est très divertissant, mais cela ne vous gêne pas dans votre véritable mission ? C'est que vous êtes docteur.

Astrov. Seul Dieu connaît notre véritable mission.

Eléna Andreïevna. Et cela vous intéresse ?

Astrov. Oui, c'est un travail intéressant.

Voynitski (*avec ironie*). Très !

Eléna Andreïevna (*à Astrov*). A vous voir, vous êtes encore un jeune homme... Quoi, trente-six, trente-sept ans... Et cela ne doit pas être aussi intéressant que vous l'affirmez. Ce sont des arbres et des arbres. J'imagine qu'ils se ressemblent tous.

Sonia. Non, c'est formidablement intéressant. Mikhaïl Lvovitch plante de nouvelles forêts chaque année, et il a déjà été décoré d'une médaille de bronze et reçu un diplôme. Il se donne du mal pour qu'on ne détruise pas les vieilles forêts. Si vous l'écoutez, vous seriez entièrement d'accord avec lui. Il raconte que les forêts embellissent la terre, qu'elles apprennent aux hommes à comprendre le beau et lui inspirent une humeur majestueuse. Les forêts adoucissent les climats sévères. Dans les pays où le climat est doux, on use moins ses forces à lutter contre la nature, et l'homme s'en trouve à la fois plus doux et plus tendre ; là-bas les hommes sont beaux, souples, facilement enthousiasme, leurs discours sont élégants, leurs mouvements sont gracieux. Pour eux fleurissent les arts et les sciences, la philosophie leur est lumière, leurs relations avec les femmes sont pleines d'une noblesse élégante...

Voynitski (*en riant*). Bravo, bravo ! Tout cela est bien gentil mais non pas convaincant, et donc (*à Astrov*) permet-moi, mon ami, de continuer à fourrer de bûches mon poêle et à construire de poutres ma grange.

¹⁰ Alexandre Nikolaïevitch Ostrovski (1823-1886), considéré comme le fondateur du théâtre russe.

¹¹ Arpents.

Astrov. Tu peux remplir ton poêle de tourbe, et on peut construire ta grange en pierre. Enfin, je reconnais que tu puisses abattre des arbres par nécessité, mais pourquoi raser les forêts ? Les forêts russes se fendent sous les haches, on abat des milliards d'arbres, les nids des oiseaux et les refuges des animaux disparaissent, les rivières baissent puis s'assèchent, des paysages merveilleux disparaissent définitivement, et tout cela parce qu'un homme paresseux n'a pas assez de bon sens pour se baisser et ramasser du combustible par terre. (*A Eléna Andreïevna.*) N'est-ce pas, Madame ? Il faut être un barbare irréfléchi pour brûler dans son poêle une telle beauté, et détruire ce que nous ne pouvons créer. L'homme a été pourvu de raison et de force créatrice afin de démultiplier ce qui lui a été donné, mais jusqu'à maintenant il n'a rien accompli et seulement détruit. Il y a de moins en moins de forêts, les rivières s'assèchent, le gibier se raréfie, le climat est dégradé, et de jour en jour la terre devient de plus en plus pauvre et informe. (*A Voynitski.*) Et tu me regardes avec un air ironique, et tu prends tout ce que je dis à la rigolade... Et peut-être qu'en réalité c'est vraiment une excentricité, mais quand je passe à côté des bois que j'ai moi-même sauvé de la déforestation illégale, ou quand j'entends la vie dans la jeune forêt que j'ai planté de mes mains, alors je réalise que le climat est en partie sous ma volonté, et que si dans mille ans les hommes seront heureux, et alors j'en serais en partie responsable. Lorsque je plante un bouleau et que je vois comme il devient vert et s'agite dans le vent, mon âme ressent une immense fierté, et je... (*Apercevant l'ouvrier qui rapporte un verre de vodka sur un plateau.*) Néanmoins... (*Il boit.*) Il faut que j'y aille. Il est probable que tout cela ne soit qu'une bizarrerie, tout compte fait. J'ai l'honneur de vous saluer ! (*Il rentre dans la maison.*)

Sonia (*le prend par la main et marche avec lui*). Quand est-ce que vous reviendrez chez nous ?

Astrov. Je ne sais pas...

Sonia. Une fois encore, d'ici un mois ?

Astrov et Sonia rentrent dans la maison. Maria Vassilievna et Téliguine restent près de la table ; Eléna Andreïevna et Voynitski marchent vers la terrasse.

Eléna Andreïevna. Et vous, Ivan Pétrovitch, vous êtes encore une fois très mal comporté. Il fallait que vous ennuyiez Maria Vassilievna, à parler de *perpetuum mobile* ! Et ce matin au petit-déjeuner vous avez encore embêté Alexandre. Comme c'est bas !

Voynitski. Mais si je le déteste !

Eléna Andreïevna. Il n'y a aucune raison de détester Alexandre, il est comme tout le monde. Pas pire que vous.

Voynitski. Si vous pouviez voir son visage, ses mouvements... Quelle indolence dans votre vie ! Ah, quelle indolence !

Eléna Andreïevna. Ah, indolente, et ennuyante ! Tout le monde médite de mon mari, tous me regardent avec regret : la malheureuse, elle a un vieux mari ! Cette compassion à mon égard – oh, comme je la comprends ! C'est comme vient de le dire Astrov : vous détruisez tous les forêts sans discernement, et bientôt il ne restera plus rien sur terre. Exactement de la même façon vous détruisez les hommes, et bientôt, grâce à vous, il ne restera sur terre ni foi ni pureté, ni aucune

faculté de sacrifice de soi. Pourquoi êtes-vous incapable de vous montrer indifférent devant une femme qui n'est pas la vôtre ? Parce que – et le docteur a raison – chacun d'entre vous est habité du démon de la destruction. Vous n'avez aucun remord pour les bois, les oiseaux, les femmes, ni les uns pour les autres...

Voynitski. Je n'aime pas cette philosophie !

Pause.

Eléna Andreïevna. Ce docteur a un visage nerveux et éreinté. Un visage intéressant. Manifestement Sonia lui plaît, elle l'aime aussi, et je la comprends. Depuis que je suis ici il est déjà venu trois fois, mais je suis timide et pas une seule fois je ne lui ai parlé comme il faudrait, je ne me suis pas montrée charmante. Il pense que je suis mauvaise. Sans doute, Ivan Péetrovitch, sommes-nous tous deux bien insipides, bien ennuyeux, du fait même de notre amitié ! Insipides ! Ne me regardez pas ainsi, je n'aime pas ça.

Voynitski. Puis-je vous regarder différemment, puisque je vous aime ? Vous êtes mon bonheur, ma vie, ma jeunesse ! Je sais que les chances que vous m'aimiez sont inexistantes, quasi nulles, mais je n'ai besoin de rien, permettez-moi seulement de vous regarder, d'entendre votre voix...

Eléna Andreïevna. Plus bas, on pourrait vous entendre !

Ils se dirigent vers la maison.

Voynitski (*marchant derrière elle*). Permettez-moi de vous parler de mon amour, ne me rejetez pas, et cela suffira à constituer ma haute joie...

Eléna Andreïevna. C'est pénible...

Tous deux disparaissent dans la maison.

Téléguine pince les cordes et joue de la guitare ; Marina Vassilievna écrit dans la marge de la brochure.

Rideau.

Acte second.

Le réfectoire dans la maison de Sérébriakov, la nuit. On entend le garde faire sa ronde dans le jardin.

Sérébriakov (assis dans le fauteuil près de la fenêtre ouverte, il rêve) et Eléna Andreïevna (assise à ses côtés, elle rêve aussi).

Sérébriakov (*se réveillant*). Qui est là ? Sonia, c'est toi ?

Eléna Andreïevna. C'est moi.

Sérébriakov. Toi, Léniotchka¹²... Douleur insupportable !

Eléna Andreïevna. Ton plaid est tombé par terre. (*Elle lui couvre les jambes du plaid.*)
Alexandre, je vais fermer la fenêtre.

Sérébriakov. Non, j'étouffe... J'étais en plein sommeil, et j'ai rêvé que ma jambe gauche m'était étrangère. Je me suis réveillé de cette terrible douleur. Non, ce n'est pas la goutte, plus probablement des rhumatismes. Quelle heure est-il à présent ?

Eléna Andreïevna. Minuit vingt.

Pause.

Sérébriakov. Au matin, va chercher Batiouchkov¹³ dans la bibliothèque. Il me semble que nous l'ayons.

Eléna Andreïevna. Ah bon ?

Sérébriakov. Va chercher Batiouchkov demain matin. Je me souviens que nous l'avions. Mais pourquoi est-ce que j'ai tant de mal à respirer ?

Eléna Andreïevna. Tu es fatigué. C'est la deuxième nuit d'affilée que tu ne dors pas.

Sérébriakov. On dit que Tourgueniev¹⁴ avait une angine de poitrine à cause de la goutte. J'ai peur d'en être aussi atteint. Maudite, repoussante vieillesse ! Que le diable l'emporte. Depuis que je vieillis je me dégoûte moi-même. Oui, et vous devez tous me regarder avec le même dégoût !

Eléna Andreïevna. Tu évoques ta vieillesse d'une telle façon, on dirait que nous sommes tous responsables de ton âge !

Sérébriakov. Tu es la première à me trouver repoussant.

¹² Diminutif d'Eléna.

¹³ Constantin Nikolaïevitch Batiouchkov (1787-1855), poète russe.

¹⁴ Ivan Sergueïevitch Tourgueniev (1818-1883), romancier et dramaturge russe.

Eléna Andreïevna s'éloigne et s'assoit un peu plus loin.

Bien sûr, tu as raison. Je ne suis pas stupide et je comprends. Tu es jeune, en pleine santé, belle, tu veux vivre, et je suis un vieillard, presque un cadavre. Quoi ? Est-ce que ce n'est pas ça ? Et bien entendu, c'est dommage que je sois encore en vie. Mais patientez, et bientôt vous serez tous libérés de ma personne. Je n'ai plus beaucoup de temps à tenir.

Eléna Andreïevna. Je suis épuisée... Tais-toi, pour l'amour de Dieu.

Sérébriakov. Il se trouve qu'à cause de moi, tous sont accablés, s'ennuient, ruinent leur jeunesse, il n'y a que moi qui goûte la vie et qui suis satisfait. Bien sûr, c'est ça !

Eléna Andreïevna. Tais-toi ! Tu me tourmentes !

Sérébriakov. Je vous tourmente tous. Bien sûr.

Eléna Andreïevna (*en larme*). Insupportable ! Dis-moi, qu'est-ce que tu veux de moi ?

Sérébriakov. Rien.

Eléna Andreïevna. Alors, tais-toi. Je te le demande.

Sérébriakov. C'est bien étrange, si Ivan Pétrovitch ou cette vieille idiote, Maria Vassilievna, se met à parler, eh bien tout le monde écoute, mais si je dis ne serait-ce qu'un mot, tout le monde se met à se sentir malheureux. Même ma voix est repoussante. Imaginons, hum, que je sois repoussant, égoïste, despote – mais n'ai-je pas quelque droit à l'égoïsme, du fait de mon grand âge ? Est-ce que je ne le mérite pas ? Je le demande, est-il possible que je n'ai pas le droit à une vieillesse tranquille, à l'attention de tout le monde ?

Eléna Andreïevna. Personne ne te dispute tes droits.

La fenêtre claque à cause du vent.

Le vent se lève, je vais fermer la fenêtre. (*Elle la ferme.*) Il va pleuvoir. Personne ne te dispute tes droits.

Pause. Le garde dans le jardin fait sa ronde et chante une chanson.

Sérébriakov. Toute ma vie j'ai travaillé pour la science, je me suis habitué à mon bureau, à mon auditoire, à mes respectables collègues – et soudain, comme sorti de nulle part, je me retrouve dans ce caveau, tous les jours je vois ces gens stupides, j'écoute ces conversations futiles... Je veux dire, j'aime le succès, j'aime la renommée, le bruit, et ici – je suis comme en exil. A chaque minute se lamenter du passé, suivre les succès d'autrui, avoir peur de la mort... Je ne peux pas ! Je n'en ai pas la force ! Et ici on ne m'excuse même pas ma vieillesse !

Eléna Andreïevna. Attends, prends patience : dans cinq ou six ans, je serai vieille.

Entre Sonia.

Sonia. Papa, tu as toi-même fait demander le docteur Astrov, et quand il est arrivé, tu as refusé de le recevoir. C'est malpoli. C'est horrible de déranger les gens pour rien...

Sérébriakov. Et qu'est-ce que j'en ai à cirer de ton Astrov ? Il connaît autant la médecine que moi l'astronomie.

Sonia. N'appelle pas ici toute la faculté de médecine juste pour ta goutte.

Sérébriakov. Je ne parlerai pas à ce faible d'esprit.

Sonia. C'est comme il te plaira. *(Elle s'assoit.)* Ça m'est égal.

Sérébriakov. Quelle heure est-il ?

Eléna Andreïevna. Une heure.

Sérébriakov. J'étouffe... Sonia, donne-moi mes gouttes qui sont sur la table !

Sonia. Voilà. *(Elle lui donne les gouttes.)*

Sérébriakov *(agacé)*. Ah, mais pas celles-ci ! On ne peut rien leur demander !

Sonia. S'il te plaît, ne te mets pas à crier. Peut-être que certains aiment ça, mais je t'en prie, fais-moi une faveur ! Je n'aime pas ça. Et je suis pressée, je dois me lever tôt demain, c'est la fenaison¹⁵.

Entre Voynitski en robe de chambre avec une bougie.

Voynitski. L'orage est sur le point d'éclater dehors.

Foudre.

Et voilà ! Hélène et Sonia, allez-vous coucher, je suis venu vous remplacer.

Sérébriakov *(effrayé)*. Non, non ! Ne me laissez pas avec lui ! Non. Il va me parler !

Voynitski. Mais il faut les laisser tranquille ! Déjà l'autre nuit elles n'ont pas dormi !

Sérébriakov. Qu'elles aillent dormir, mais alors toi aussi. Je t'en conjure, je t'en supplie. Au nom de notre amitié passée, ne me contredis pas. Nous parlerons plus tard.

Voynitski *(avec un sourire)*. Notre amitié passée... passée...

¹⁵ Coupe et récolte des foins.

Sonia. Tais-toi, oncle Vania.

Sérébriakov (*à sa femme*). Ma chérie, ne me laisse pas avec lui ! Il va me parler.

Voynitski. Ça commence à devenir amusant.

Entre Marina avec une bougie.

Sonia. Tu devrais être couchée, ma bonne. Il est déjà tard.

Marina. Le samovar n'a pas été débarrassé. Tu n'es pas très couchée non plus.

Sérébriakov. Personne ne dort, tout le monde est épuisé, je suis le seul à être heureux.

Marina (*s'approchant de Sérébriakov, doucement*). Comment, mon cher ? Vous souffrez ? Mes propres jambes sont lourdes, elles me font mal. (*Replace le plaid.*) C'est une douleur qui vous habite depuis longtemps. Véra Pétrovna, la défunte mère de Sonetchkina, elle ne dormait pas la nuit, elle en souffrait aussi... Elle vous aimait énormément...

Pause.

Les petits vieux sont comme des enfants, ils veulent qu'on les plaigne mais eux il n'y a personne pour les plaindre. (*Elle embrasse Sérébriakov sur l'épaule.*) Allons au lit, vieux père... Allons-y, petit génie... Je te verserai un thé au tilleul, te réchaufferai tes petits jambes... Je prierai Dieu de ta part...

Sérébriakov (*touché*). Allons-y, Marina.

Marina. J'ai moi-même les jambes qui me font mal, si mal. (*Elle l'emmène, ainsi que Sonia.*) Véra Pétrovna, c'est fait, tous se meurent, tous pleurent... Toi, Soniouchka, tu étais alors encore jeune, stupide... Allez, allez, petit père...

Sérébriakov, Sonia et Marina sortent.

Eléna Andreïevna. Je suis éreintée de sa présence. Je tiens à peine sur mes jambes.

Voynitski. Vous de lui, et moi de moi-même. C'est déjà la troisième nuit que je n'arrive pas à dormir.

Eléna Andreïevna. Rien ne va dans cette maison. Votre mère hait tout le monde, sauf ses brochures et le professeur ; le professeur est irritable, il ne me croit pas, il a peur de vous ; Sonia est pleine de rancœur envers son père, envers moi et ne m'a pas adressé la parole depuis déjà deux semaines ; vous détestez mon mari et méprisez ouvertement votre mère ; je suis fâchée et aujourd'hui je me suis prise à sangloter une vingtaine de fois... Rien ne va dans cette maison.

Voynitski. Laissons de côté la philosophie !

Eléna Andreïevna. Ivan Pétrovitch, vous avez reçu une éducation et vous êtes intelligent, et il me semble que vous devriez comprendre que le monde ne se meurt pas de ces criminels ou de ces incendies, mais de la haine, de l'adversité, de toutes ces querelles mesquines... Votre tâche ne devrait pas être de ronchonner mais de les réconcilier tous.

Voynitski. Commencez par me réconcilier avec moi-même ! Ma chérie... (*Il lui prend la main.*)

Eléna Andreïevna. Arrêtez ! (*Elle retire sa main.*) Partez !

Voynitski. Il va maintenant se mettre à pleuvoir, et toute la nature se rafraichira et respirera plus légèrement. Il n'y a que moi que l'orage ne rafraichira pas. Jour et nuit, comme un domovoï¹⁶, une idée m'étouffe, celle que ma vie se perd sans retour possible. Il n'y a pas de passé, il a bêtement été consommé pour des futilités, et le présent est effrayant de stupidité. Voilà pour vous ma vie et mon amour : où me faut-il les placer, que faire d'eux ? Mes sentiments s'éteignent en vain, comme un rayon de soleil tombe dans un fossé, et je m'éteins moi-même.

Eléna Andreïevna. Lorsque vous me parlez de votre amour, j'en deviens stupide, et je ne sais que dire. Pardonnez-moi, je ne peux rien vous répondre. (*Elle veut partir.*) Bonne nuit.

Voynitski (*bloquant le chemin*). Et si vous saviez, comme je souffre à l'idée que près de moi, dans cette maison même, s'éteint une autre vie ! Qu'attendez-vous ? Quelle maudite philosophie vous retient ? Comprenez donc, comprenez...

Eléna Andreïevna (*en le regardant fixement*). Ivan Pétrovitch, vous êtes saoul !

Voynitski. Peut-être, peut-être...

Eléna Andreïevna. Où est le docteur ?

Voynitski. Il est là-bas... Il dort dans ma chambre. Peut-être, peut-être... Toujours peut-être !

Eléna Andreïevna. Et vous avez bu aujourd'hui ? Mais pourquoi donc ?

Voynitski. Tout compte fait, cela ressemble à la vie... Ne me dérangez pas, Hélène !

Eléna Andreïevna. Avant vous ne buviez jamais et jamais vous ne parliez pas autant... Allez dormir ! Vous m'ennuyez.

Voynitski (*lui prenant la main*). Ma chère... ma merveilleuse !

Eléna Andreïevna (*de dépit*). Laissez-moi. C'est repoussant à la fin. (*Elle sort.*)

Voynitski (*seul*). Elle est partie...

Pause.

¹⁶Génie familier de la maison dans le folklore russe.

Je l'ai rencontrée il y a dix ans chez ma défunte sœur. Elle avait alors dix-sept ans, et j'en avais trente-sept. Pourquoi ne suis-je pas tombé amoureux d'elle à ce moment-là et ne l'ai-je pas demandé en mariage ? Ce n'était pourtant pas impossible ! Et elle serait maintenant ma femme... Oui... L'orage nous réveillerait tous deux à cet instant ; elle en serait apeurée, et je la prendrais dans mes bras et lui murmurerais : « N'aie pas peur, je suis là. » Oh, merveilleuses pensées, comme ce serait bon, j'en ris même... Mais, mon Dieu, j'ai les idées confuses... Pourquoi est-ce que je suis vieux ? Pourquoi est-ce qu'elle ne me comprend pas ? Sa rhétorique, sa morale paresseuse, indolente, ses pensées paresseuses quant à la ruine du monde – je déteste profondément tout cela.

Pause.

Ah, comme je me suis trompé ! J'ai adoré ce professeur, ce goutteux geignard, j'ai travaillé pour lui, comme un bœuf ! Sonia et moi avons moissonné jusqu'au dernier lopin de ce domaine ; comme des koulaks¹⁷, nous avons fait commerce de l'huile végétale, des pois, du fromage, nous-même nous ne mangions pas à notre faim, pour recueillir des milliers de sous et de kopecks et les lui envoyer. J'étais fier de lui et de sa science, je vivais, je respirais à travers lui ! Tout ce qu'il écrivait et proférait me paraissait génial... Mon Dieu, et à présent ? Voilà qu'il est à la retraite, et maintenant m'apparaît le bilan de sa vie entière : il n'a pas laissé une seule page de travail, il est complètement inconnu, il n'est rien ! Une bulle de savon ! Et je me suis trompé... Je le vois – je me suis bêtement trompé...

Entre Astrov en redingote, sans gilet ni cravate ; il est éméché ; derrière lui, Téliéguine avec une guitare.

Astrov. Joue !

Téliéguine. Tout le monde dort !

Astrov. Joue !

Téliéguine joue tout bas.

(A Voynitski.) Tu es seul ici ? Pas de femmes ? *(En mettant les mains sur les hanches et en chantant doucement.)* En avant mesure, fourneau, le patron n'a nulle part où se coucher¹⁸... Et l'orage m'a réveillé. Il pleut fort. Quelle heure est-il ?

Voynitski. Au diable l'heure !

Astrov. J'ai comme entendu la voix d'Eléna Andreïevna.

Voynitski. Elle était ici à l'instant.

¹⁷ Propriétaire terrien dans la Russie tsariste.

¹⁸ Chanson populaire.

Astrov. Une femme splendide. (*Il fixe les fioles sur la table.*) Des médicaments. Quelles recettes n'y a-t-il pas ! Et Kharkov, et Moscou, et Toula... Toutes ces villes en ont marre de ses gouttes. Il est souffrant ou il fait semblant ?

Voynitski. Il est souffrant.

Pause.

Astrov. Pourquoi tu es si triste aujourd'hui ? Tu as de la peine pour le professeur, c'est ça ?

Voynitski. Laisse-moi.

Astrov. Ou alors, peut-être que tu es amoureux de la femme du professeur ?

Voynitski. Elle est mon amie.

Astrov. Déjà ?

Voynitski. Que signifie ce « déjà » ?

Astrov. Une femme ne peut être l'amie d'un homme que dans l'ordre suivant : d'abord une confidente, puis une amante, puis enfin une amie.

Voynitski. C'est une philosophie vulgaire.

Astrov. Comment ? Oui... Il faut le reconnaître – je deviens vulgaire. Tu vois, je suis saoul. D'ordinaire je ne bois comme ça qu'une fois par mois. Quand je suis dans cet état, je deviens insolent et impertinent à l'extrême. Plus rien n'importe ! Je me charge des opérations les plus difficiles et les réussis merveilleusement ; je trace moi-même les desseins les plus vastes pour mon futur ; à cet instant je ne me sens plus un excentrique et je crois apporter une immense contribution à l'humanité... Immense ! Et à cet instant j'ai mon propre système philosophique, et vous tous, mes frères, vous m'apparaissez comme des insectes... des microbes. (*A Téléguine.*) Vafliá, joue !

Téléguine. Mon cher ami, je vous contenterais avec joie de toute mon âme, mais comprenez donc – on dort dans la maison !

Astrov. Joue !

Téléguine joue tout bas.

Il faudrait boire. Allons là-bas, il me semble qu'il nous reste du cognac. Et à l'aurore nous irons chez moi. Vous viendez ? J'ai un assistant qui ne dit jamais « viendrez » mais « viendez ». Un filou, c'est effrayant ! Alors, viendez ? (*Voyant Sonia qui entre.*) Excusez, je n'ai pas ma cravate. (*Il sort rapidement ; Téléguine sort derrière lui.*)

Sonia. Et toi, oncle Vania, tu as bu avec le docteur. Ils ont sympathisé, les faucons ! Bon eh bien c'est fait, et qu'est-ce que tu as ? Ce n'est pas du tout de ton âge.

Voynitski. Les années n'y sont pour rien. Lorsqu'il n'y a pas de vie véritable, alors on vit de mirages. C'est tout de même mieux que rien.

Sonia. Notre foin est tout courbé, il pleut tous les jours, tout est en train de pourrir, et tu vis de mirages. Tu as complètement abandonné le domaine... Je travaille seul, je suis à bout de force, vraiment... (*Effrayée.*) Mon oncle, tes yeux sont en larmes !

Voynitski. Quelles larmes ? Il n'y a rien... Des bêtises... Tu viens de me regarder comme le faisait ta défunte mère. Ma chérie... (*Il embrasse avec emphase ses mains et son visage.*) Ma sœur... Ma chère sœur... Où est-elle à présent ? Si elle savait ! Ah, si elle savait !

Sonia. Quoi ? Mon oncle, savoir quoi ?

Voynitski. C'est pesant, mauvais... Ce n'est rien... Après... Rien... Je vais sortir... (*Il sort.*)

Sonia (*frappe à la porte*). Mikhaïl Lvovitch ! Vous ne dormez pas ? Juste une minute !

Astrov (*de derrière la porte*). Un instant ! (*Sort peu après ; il a déjà son gilet et sa cravate.*) Qu'est-ce qui vous amène ?

Sonia. Vous-même vous pouvez boire, si cela ne vous est pas repoussant, mais je vous en supplie, ne faites pas boire mon oncle. C'est mauvais pour lui.

Astrov. Bien. Nous ne boirons plus.

Pause.

Je m'en vais maintenant. C'est décidé, signé. Le temps qu'on termine l'attelage, il sera déjà l'aube.

Sonia. Il pleut. Patientez jusqu'au matin.

Astrov. Nous sommes à côté de l'orage, nous n'y serons pas pour longtemps. J'y vais. Et, s'il vous plaît, ne m'appellez plus pour votre père. Je lui dis – la goutte, et il dit – les rhumatismes ; je lui demande de s'allonger, il s'assoit. Et aujourd'hui il ne m'a pas dit un mot.

Sonia. Il est gâté. (*Cherche sur le buffet.*) Vous voulez à grignoter ?

Astrov. S'il vous plaît.

Sonia. J'aime grignoter la nuit. Il me semble qu'il y a quelque chose avec ce buffet. On dit que dans la vie il a eu un grand succès auprès des femmes et que ses femmes l'ont gâté. Prenez donc du fromage.

Tous deux se tiennent près du buffet et mangent.

Astrov. Je n'ai rien mangé aujourd'hui, seulement bu. Votre père a un caractère éreintant. (*Se saisit d'une bouteille sur la table.*) Je peux ? (*Il boit un petit verre.*) Ici nous sommes seuls, et nous pouvons parler librement. Vous savez, il me semble que je ne survivrais pas un seul mois dans cette maison, j'étoufferais à respirer cet air... Votre père, qui s'en est retiré dans sa chambre et dans ses livres, l'oncle Vania et son cafard, votre grand-mère, et pour finir, votre belle-mère...

Sonia. Quoi, ma belle-mère ?

Astrov. En un être tout doit être sublime : et le visage, et les habits, et l'âme, et l'esprit. Elle est sublime, aucun doute là-dessus¹⁹, mais... C'est qu'elle ne fait que manger, dormir, se promener, nous enchanter tous de sa beauté – et c'est tout. Elle n'a aucune contrainte, les autres travaillent pour elles... N'est-ce pas ainsi ? Et la vie oisive ne saurait être pure.

Pause.

Du reste, peut-être que je me montre trop sévère. Je ne mène pas une vie heureuse, de même que votre oncle Vania, et nous sommes tous les deux ronchons.

Sonia. Mais vous n'avez pas une vie accomplie ?

Astrov. De manière générale j'aime la vie, mais notre vie provinciale, russe, petite-bourgeoise, je ne la supporte plus et je la méprise de toute mon âme. Et en ce qui concerne ma propre vie privée, mon Dieu, il n'y a décidément en elle rien de bon. Vous savez, lorsque nous marchons par une nuit sombre dans les bois, si une lumière brillait à cet instant au loin, nous ne remarquerions plus ni la fatigue, ni les ténèbres, ni les branches en épines, qui nous frappent le visage... Je travaille – et vous le savez – comme personne dans la région, le destin m'assaille sans interruption, parfois je souffre au-delà du soutenable, mais on ne m'a pas donné de lumière au loin. Je n'ai rien à espérer pour ma personne, je n'aime pas les gens... Cela fait longtemps que je n'aime plus personne.

Sonia. Personne ?

Astrov. Personne. Je ne ressens que quelque affection pour votre bonne – au titre d'un vieux souvenir. Les hommes sont très monotones, sous-développés, ils vivent salement. Et il est même difficile de s'entendre avec l'intelligentsia. Elle épuise. Tous, nos chers savants, ils raisonnent petitement, ils ressentent petitement et ne voient pas plus loin que le bout de leur nez – ils sont tout simplement stupides. Et ceux qui sont plus intelligents et plus larges, ils sont hystériques, empêtrés dans leurs analyses, leurs réflexions... Ils souffrent, haïssent, calomnient affreusement, s'approchent des hommes par le côté, le regardent de travers et décident : « Oh, c'est un psychopathe » ou « C'est un beau parleur ! » Et quand ils ne savent pas quelle étiquette me coller sur le front, alors ils disent : « C'est un homme étrange, étrange ! » J'aime les bois – c'est étrange ; je ne mange pas de viande – c'est étrange aussi. Il n'y a plus de rapports directs, purs, libres avec la nature et les hommes... Non et non ! (*Il veut boire.*)

Sonia (*elle l'en empêche*). Non, je vous en supplie, ne vous enivrez pas plus !

¹⁹ Référence à la réponse du miroir à la princesse dans le conte d'Alexandre Pouchkine, *Conte de la princesse morte et des sept chevaliers* (1833), très proche du *Blanche-Neige* de la littérature occidentale.

Astrov. Pourquoi ?

Sonia. Cela ne vous va pas ! Vous êtes élégant, vous avez une voix si douce... Même plus, vous êtes, plus qu'aucune personne ici que je connaisse, vous êtes splendide. Pourquoi donc souhaitez-vous ressembler aux gens ordinaires, qui boivent et jouent aux cartes ? Oh, ne faites pas cela, je vous en supplie ! Vous dites tout le temps que les hommes ne créent pas et ne font que détruire ce qu'ils ont reçu du ciel. Pourquoi, mais pourquoi donc vous détruisez vous vous-mêmes ? Il ne le faut pas, je vous en supplie, je vous en conjure.

Astrov (*en lui prenant la main*). Dorénavant je ne boirai plus.

Sonia. Donnez-moi votre parole.

Astrov. Parole d'honneur.

Sonia (*lui serre fermement la main*). Je vous remercie !

Astrov. Basta ! J'ai déçu. Voyez, je suis tout à fait sobre, et je resterai ainsi jusqu'à la fin de mes jours. (*Il regarde l'horloge.*) Ainsi, continuons. Je vous disais : mon temps est déjà passé, il est tard ... J'ai maigri, je me suis surmené, je me suis abruti, toutes mes sensations se sont émoussées, et il me semble que je ne peux plus m'attacher à l'homme. Je n'aime personne... et je n'aimerai plus personne. Ce qui me saisit encore, c'est cette beauté. Je ne lui suis pas indifférent. Il me semble que si Eléna Andreïevna le voulait, elle pourrait me faire tourner la tête en une journée... Mais pourtant ce n'est pas de l'amour, ce n'est pas de la sympathie... (*Il se ferme les yeux d'une main et tressaille.*)

Sonia. Qu'y a-t-il ?

Astrov. Eh bien... Pendant le carême j'ai un patient qui est mort sous chloroforme.

Sonia. Il est temps d'oublier cela.

Pause.

Dites-moi, Mikhaïl Lvovitch... Si j'avais une amie, ou une petite sœur, et si vous saviez qu'elle... supposons, qu'elle vous aime, comment réagiriez-vous à cela ?

Astrov (*haussant les épaules*). Je ne sais pas. Probablement rien. Je lui ferais comprendre que je ne peux pas l'aimer... Oui, et puis j'ai l'esprit embrumé. Après tout, il faut y aller, il est déjà temps. Au revoir, ma chère, nous en aurions eu jusqu'au petit matin ainsi. (*Il lui serre la main.*) Je traverse le salon, si vous le permettez, car je crains que votre oncle ne me retienne. (*Il sort.*)

Sonia (*seule*). Il ne m'a rien dit... Son âme et son cœur me sont encore entièrement inconnus, mais d'où me vient un tel sentiment de bonheur ? (*Elle rit de bonheur.*) Je lui ai dit, vous êtes élégant, noble, vous avez une douce voix... N'est-ce pas bien maladroit ? Sa voix tremble, caresse ... Voilà que je ressens sa présence dans l'air. Et quand je lui ai parlé d'une petite sœur, il

n'a pas compris... *(Se serre les mains.)* Oh, comme c'est terrible, de ne pas être belle ! Comme c'est terrible ! Et je sais que je suis laide, je le sais, je le sais... Le dimanche dernier, lorsque je suis sortie de l'église, j'ai entendu comme l'on parlait de moi, et une femme a dit : « Elle est douce, généreuse, mais quel dommage qu'elle soit si laide »... Laide...

Pause.

Entre Eléna Andreïevna.

Eléna Andreïevna *(elle ouvre la fenêtre)*. L'orage est passé. Comme l'air est agréable !

Pause.

Où est le médecin ?

Sonia. Il est parti.

Pause.

Eléna Andreïevna. Sophie !

Sonia. Quoi ?

Eléna Andreïevna. Jusqu'à quand allez-vous me faire la tête ? Nous ne nous sommes rien fait de mal. Pourquoi nous faudrait-il être ennemi ? Honnêtement...

Sonia. C'est moi qui l'ai voulu... *(Elle la serre dans ses bras.)* Assez de la rancœur.

Eléna Andreïevna. C'est parfait.

Toutes deux tressaillent.

Sonia. Papa est couché ?

Eléna Andreïevna. Non, il est assis dans le salon... Nous ne nous sommes pas adressées la parole depuis plusieurs semaines, Dieu sait pourquoi... *(Remarquant qu'on a entamé le buffet.)* Qu'est-ce que c'est ?

Sonia. Mikhaïl Lvovitch a diné.

Eléna Andreïevna. Et il y a du vin... Buvons à notre amitié.

Sonia. Allons.

Eléna Andreïevna. Avec un petit verre... *(Elle le remplit.)* C'est mieux. Et donc – à toi ?

Sonia. A toi.

Elles boivent et s'embrassent.

Ça fait longtemps que je voulais faire la paix, mais j'avais comme honte... *(Elle pleure.)*

Eléna Andreïevna. Pourquoi est-ce que tu pleures ?

Sonia. Ce n'est rien, je suis comme ça.

Eléna Andreïevna. Allons, c'est fini, c'est fini ... *(Elle se met à pleurer.)* Quelle excentrique, je me suis mise à pleurer...

Pause.

Tu m'en veux, car il te semble que je me suis mariée avec ton père par pur calcul... Si tu crois aux promesses, alors je te promets que je l'ai épousé par amour. J'étais fascinée par ce scientifique réputé. Mon amour n'était pas véritable, il était artificiel, mais alors il me semblait véritable. Je ne suis pas coupable. Et depuis notre mariage même tu n'as pas cessé de m'accabler de tes petits yeux suspicieux et clairvoyants.

Sonia. Enfin, la paix, la paix ! Oublions cela.

Eléna Andreïevna. Tu n'as pas à me regarder ainsi – cela ne te va pas. Il faut croire les gens, autrement il est impossible de vivre.

Pause.

Sonia. Dis-moi honnêtement, comme une amie... Tu es heureuse ?

Eléna Andreïevna. Non.

Sonia. Je le savais. Encore une question. Dis-moi franchement – est-ce que tu voudrais avoir un jeune mari ?

Eléna Andreïevna. Comme tu es encore une enfant. Bien sûr que je le souhaiterais ! *(Elle rit.)* Allez, demande-moi autre chose, demande...

Sonia. Le docteur te plaît ?

Eléna Andreïevna. Oui, beaucoup.

Sonia *(elle rit)*. J'ai un air stupide... N'est-ce-pas ? Voilà qu'il est parti, et j'entends encore sa voix et ses pas, et je regarde par la fenêtre sombre – à cet endroit m'apparait son visage. Laisse-moi m'exprimer... Mais je ne dois pas m'exprimer si bruyamment, j'ai honte. Viens-moi avec moi dans la chambre, nous parlerons là-bas. Tu me trouves bête ? Reconnais-le... Parle-moi de lui...

Eléna Andreïevna. Quoi donc ?

Sonia. Il est intelligent... Il sait tout faire, peut tout faire... Il soigne et plante les forêts...

Eléna Andreïevna. Plus que les forêts ou la médecine... Ma chérie, comprends-le, c'est le talent ! Et sais-tu, ce que signifie le talent ? Le courage, un esprit libre, une ample envergure... Il plantera un arbuste et devinera déjà ce que sera cet arbre dans mille ans, le bonheur de l'humanité lui apparaîtra déjà... Ces gens sont rares, il faut les aimer... Il boit, ce qui est grossier – mais faut-il s'en tracasser ? Un homme talentueux en Russie ne peut être entièrement pur. Imagine-toi la vie que mène ce docteur ! Une saleté impénétrable sur les routes, du gel, des tempêtes de neige, des distances immenses, un peuple grossier, sauvage, harassé par le besoin, les maladies, et au milieu d'un tel environnement, pour celui qui travaille et lutte d'un jour à l'autre, il est difficile de se préserver et d'arriver sain et sobre sur ses quarante ans... (*Elle l'embrasse.*) Je te souhaite du fond du cœur de trouver le bonheur... (*Elle se lève.*) Et je suis une femme ennuyeuse, un personnage secondaire... Dans la musique, et la maison de mon mari, dans chaque roman – partout, en un mot, je n'ai été qu'une personne secondaire. En réalité, Sonia, si l'on y réfléchit, je suis très, très malheureuse ! (*Elle traverse la scène en émoi.*) Il n'y a pas de bonheur pour moi sur cette terre. Non. De quoi te moques-tu ?

Sonia (*riant, se cachant le visage*). Je suis si heureuse... si heureuse !

Eléna Andreïevna. Je veux jouer... Je jouerais bien à quelque chose.

Sonia. Joue. (*Elle la serre dans ses bras.*) Je ne peux pas dormir... Joue !

Eléna Andreïevna. Voilà. Ton père ne dort pas. Lorsqu'il souffre, la musique le dérange. Va lui demander. S'il n'a rien, alors je jouerai. Va.

Sonia. J'y vais. (*Elle sort.*)

Dans le jardin on entend le garde.

Eléna Andreïevna. Cela fait déjà longtemps que je n'ai pas joué. Je vais jouer et pleurer, pleurer comme une folle. (*A la fenêtre.*) C'est toi qui fais du bruit, Efim ?

La voix du garde. C'est moi !

Eléna Andreïevna. Ne fais pas de bruit, le maître est malade.

La voix du garde. Je m'en vais à l'instant ! (*Il siffle ses chiens.*) Eh, toi, Joutchka, Garçon ! Joutchka !

Pause.

Sonia (*s'en revenant*). Impossible de jouer !

Rideau.

Acte troisième.

Le salon de la maison de Sérébriakov. Trois portes : à droite, à gauche et au milieu. L'après-midi.

Voynitski, Sonia (assis), et Eléna Andreïevna (marche sur la scène, pensive).

Voynitski. *Herr Professor* a daigné exprimer le souhait que nous nous regroupions tous aujourd'hui à une heure de l'après-midi. (*Il regarde l'horloge.*) Il est une heure moins le quart. Il souhaite annoncer quelque chose à l'univers.

Eléna Andreïevna. Probablement quelque affaire.

Voynitski. Il n'a pas de telles affaires. Il écrit des bêtises, marmonne et jalouse, rien de plus.

Sonia (*d'un ton de reproche*). Mon oncle !

Voynitski. Bon, bon, j'ai eu tort. (*Désignant Eléna Andreïevna.*) Admirez : elle marche et flâne paresseusement. Très attendrissant ! Très !

Eléna Andreïevna. Vous bourdonnez toute la journée, vous ne faites que bourdonnez – comme cela doit être ennuyeux ! (*De dépit.*) Je meurs d'ennui, je ne sais pas quoi faire.

Sonia (*haussant les épaules*). Tu ne sais pas quoi faire ? Si tu en avais seulement l'envie !

Eléna Andreïevna. C'est-à-dire ?

Sonia. Nettoie, instruit, soigne. Ce n'est pas assez ? Lorsque papa et toi vous n'étiez pas là, nous allions avec oncle Vania au marché pour faire nous-mêmes commerce de la farine.

Eléna Andreïevna. Je ne sais pas le faire. Et ce n'est pas intéressant. Ce n'est que dans les romans engagés que l'on instruit et soigne les paysans, mais comment est-ce que je pourrais tout d'un coup, comme cela, aller les soigner et les instruire ?

Sonia. Eh bien je ne vois pas pourquoi tu n'irais pas les instruire. Patiente un peu et tu t'y habitueras. (*Elle la serre dans ses bras.*) Ne sois pas triste, ma chérie. (*Elle rit.*) Tu t'ennuies, tu n'as pas trouvé ta place, et l'ennui et l'indolence sont contagieux. Regarde : oncle Vania ne fait rien et te suit seulement comme une ombre, moi-même j'ai quitté mes travaux et j'accouru pour discuter avec toi. Être paresseuse, cela m'est impossible ! Le docteur Mikhaïl Lvovitch venait très rarement nous voir, une fois par mois, il fallait le supplier pour le faire fléchir, et maintenant il vient ici tous les jours, il a lâché ses forêts et sa médecine. Tu dois être une sorcière.

Voynitski. De quoi vous plaignez-vous ? (*Vivement.*) Ma chérie, ma précieuse, soyez gentille ! Dans vos veines coule le sang d'une sirène, soyez cette même sirène ! Lâchez la bride ne serait-ce qu'une fois dans votre vie, ennamourachez-vous subitement et follement d'un ondin²⁰, et

²⁰ Génie des eaux de la mythologie nordique.

plongez la tête la première dans le bassin, afin que *Herr Professor* et nous tous nous en restions bouche-bée !

Eléna Andreïevna (*en colère*). Laissez-moi en paix ! Comme c'est cruel ! (*Elle veut sortir.*)

Voynitski (*il l'en empêche*). Bon, bon, mon bonheur, pardonnez-moi... Je m'excuse. (*Il lui embrasse la main.*) Faisons la paix.

Eléna Andreïevna. Un ange n'en aurait pas la patience, convenez-en.

Voynitski. En signe de paix et de réconciliation, je vous apporte maintenant un bouquet de rose ; je l'ai préparé ce matin pour vous... Des roses d'automne – délicieuses, tristes roses... (*Il sort.*)

Sonia. Des roses d'automne – de délicieuses, tristes roses...

Tous regardent à la fenêtre.

Eléna Andreïevna. C'est déjà Septembre. Nous traverserons l'hiver ici !

Pause.

Où est le docteur ?

Sonia. Dans la chambre de l'oncle Vania. Il écrit quelque chose. Je suis contente qu'oncle Vania soit sorti, il faut que nous parlions.

Eléna Andreïevna. De quoi ?

Sonia. De quoi ?

Elle place sa tête contre sa poitrine.

Eléna Andreïevna. Eh, assez, assez... (*Elle lui passe la main dans les cheveux.*) Ça suffit.

Sonia. Je suis laide.

Eléna Andreïevna. Tu as des cheveux magnifiques.

Sonia. Non ! (*Elle regarde autour, comme pour se voir dans un miroir.*) Non ! Lorsqu'une femme est laide, on lui dit : « Vous avez des yeux splendides, vous avez des cheveux magnifiques » ... Cela fait déjà six ans que je l'aime, je l'aime plus que ma propre mère ; je l'entends à chaque instant, je ressens sa main contre la mienne ; et je regarde à la porte, j'attends, il me semble qu'il va rentrer l'instant d'après. Et donc, comme tu vois, je viens te voir pour parler de lui. Maintenant il nous rend visite chaque jour, mais il ne me regarde pas, il ne me voit pas... C'est une telle souffrance ! Je n'ai aucun espoir, aucun ! (*Désespérément.*) Oh, mon Dieu, j'en perds mes forces... J'ai prié toute la nuit... Je m'approche souvent de lui, discute avec lui, le regarde dans les yeux... Je n'ai déjà plus la fierté, ni la force de me contenir... Hier je ne me suis pas

retenue et j'ai avoué à l'oncle Vania que j'aime le docteur... Et tous les domestiques savent que je l'aime. Tous le savent.

Eléna Andreïevna. Et lui ?

Sonia. Il ne le sait pas. Il ne me remarque pas.

Eléna Andreïevna (*dans ses pensées*). Quel homme étrange... Tu sais quoi ? Permets-moi d'aller lui parler... Je serai prudente, je ferai des allusions...

Pause.

C'est vrai, jusqu'à quand peut-on rester dans l'incertitude... Permet-le moi !

Sonia hoche la tête d'un air convaincu.

Parfait. Qu'il t'aime ou non – ce n'est pas difficile de le découvrir. Ne t'inquiète pas, ma chérie, ne t'en fais pas – je lui demanderai prudemment, il ne s'en rendra pas compte. Il nous faut simplement le découvrir : oui ou non ?

Pause.

Si non, alors ne l'admettons plus ici. D'accord ?

Sonia hoche la tête d'un air convaincu.

C'est plus facile si tu n'es pas là. Nous n'allons pas repousser cela, nous allons lui demander à l'instant même. Il était sur le point de me montrer quelques croquis... Va et dis-lui que je souhaite le voir.

Sonia (*très émue*). Tu me diras toute la vérité ?

Eléna Andreïevna. Oui, bien sûr. Tout compte fait il me semble que la vérité, quelle qu'elle soit, ne peut pas être aussi terrible que l'incertitude. Compte sur moi, ma chérie.

Sonia. Oui, oui... Je vais lui dire que tu veux voir ses dessins... (*Elle marche et s'arrête près de la porte.*) Non, je préfère l'ignorance... On a au moins l'espoir...

Eléna Andreïevna. Qu'est-ce que tu as ?

Sonia. Rien.

Elle sort.

Eléna Andreïevna (*seule*). Il n'y rien de pire que de connaître les secrets d'un autre et de ne pouvoir l'aider. (*Réfléchissant.*) Il ne l'aime pas – c'est clair, mais pourquoi ne l'épouserait-il pas ? Elle est laide, mais pour un médecin de campagne de son âge, elle ferait une merveilleuse épouse. Sage, si tendre, pure... Mais non, ce n'est pas la question...

Pause.

Je comprends cette pauvre fille. Au milieu de cet ennui désespérant, dans lequel errent des taches grises plutôt que des hommes, qui ne savent que manger, boire, dormir, où règne seulement la vulgarité, de temps en temps il vient, il ne ressemble pas aux autres, il est beau, intéressant, attirant, comme les beaux jours surgissent des ténèbres... Succomber au charme d'un tel homme, s'oublier... Il semble qu'il m'attire quelque peu moi-même. Oui, je m'ennuie sans lui, je me prends à sourire lorsque je pense à lui... Cet oncle Vania dit que c'est comme si un sang de sirène coulait dans mes veines... « Laissez-vous aller juste une fois dans la vie »... Quoi ? Peut-être qu'il le faut... M'envoler comme un oiseau, libre, loin de vous tous, de vos silhouettes endormies, de ces conversations, oublier que vous existez même sur cette terre... Mais je suis lâche, timide... Ma conscience me fait souffrir. Il vient chaque jour, je peux deviner pourquoi il est là, et je me sens déjà coupable, prête à tomber à genoux devant Sonia, à m'excuser, à pleurer...

Astrov (*entre avec un cartogramme*). Bonjour ! (*Il lui serre la main.*) Vous vouliez voir ma peinture ?

Eléna Andreïevna. Hier vous avez promis de me montrer vos travaux... Vous êtes libre ?

Astrov. Oui, bien sûr. (*Il déroule le cartogramme sur la table et l'attache avec des punaises.*) Où êtes-vous née ?

Eléna Andreïevna (*l'aidant*). A Pétersbourg.

Astrov. Vous avez reçu une éducation ?

Eléna Andreïevna. Au conservatoire.

Astrov. Pour vous c'est sans doute inintéressant.

Eléna Andreïevna. Pourquoi ? C'est vrai que je ne connais pas la campagne, mais j'ai beaucoup lu.

Astrov. Dans cette maison j'ai ma propre table... Dans la chambre d'Ivan Pétrovitch. Lorsque je suis complètement extenué, jusqu'à l'hébétement, alors je laisse tout de côté et je cours là-bas, et je m'amuse avec cela une heure ou deux... Ivan Pétrovitch et Sofia Alexandrovna s'affairent à leurs factures, et je suis assis à côté d'eux à ma table et je barbouille – et ça me fait du bien, ça me calme, et l'on entend les grillons. Mais je ne me permets ce plaisir que rarement, une fois par mois... (*Montrant le cartogramme.*) A présent regardez ceci. C'est le tableau de notre comté, comme il était il y a cinquante ans. La couleur verte – sombre ou claire – représente les forêts ; elles occupaient la moitié de tout le terrain. Les lignes rouges sur le vert, c'est là où il y avait des élans, des chèvres... J'indique ici et la faune et la flore. Sur ce lac vivaient des cygnes, des oies, des canards, et comme disent les petits vieux, il y avait beaucoup d'oiseaux, tellement que leur vol obscurcissait le ciel. Entre les villages, vous voyez ici et là quelques hameaux variés, des

petites fermes, des monastères de Vieux-Croyants²¹, des moulins à eau... Il y avait beaucoup de troupeaux et d'élevages de chevaux. On peut le voir à la couleur bleue. Par exemple, dans ce district le bleu est foncé ; ici il y avait de véritables troupeaux, et chaque isba hébergeait jusqu'à trois chevaux.

Pause.

A présent regardons plus bas. C'est la situation il y a 25 ans. Ici la forêt ne recouvre déjà plus qu'un tiers du territoire. Il n'y a plus de chèvres, mais il y a encore des élans. Le vert et le bleu sont déjà plus pâles. Et ainsi de suite, et ainsi de suite. Et maintenant, la troisième partie : la carte du comté à l'instant présent. Il y a du vert ici et là, mais pas de manière continue, ce sont de petites taches ; ont disparu et les forêts, et les cygnes, et les coqs de bruyères... Pas une trace de ces anciens hameaux, fermes, monastères, moulins. De manière générale, cette carte illustre la déliquescence graduelle et indéniable qui prendra apparemment encore une dizaine, une quinzaine d'années avec que d'être complète. Vous dites qu'il y a ici un mouvement culturel, qui veut que la vieille vie des campagnes doive laisser la place à une nouvelle vie. Oui, je comprends, si à la place de ces bois si fascinants, il y avait des routes, des chemins de fer, s'il y avait des usines, des fabriques, des écoles, alors le peuple s'en trouverait fortifié, plus riche, plus intelligent, mais ici il n'y a rien qui ressemble à tout cela ! Dans le district il y a les mêmes marais, des moustiques, les mêmes routes impraticables, la misère, le typhus, la diphtérie, les incendies... Ici nous avons affaire à une dégradation, conséquence de cette lutte insurmontable pour l'existence ; c'est la déliquescence due à la routine, l'ignorance, l'absence complète de conscience de soi, lorsqu'un homme harcelé par le froid, la faim, la maladie, afin de sauver sa vie, de sauver ses enfants, d'instinct se raccroche sans réfléchir à tout ce qui peut seulement satisfaire sa faim, se brûle, détruit tout, sans penser au lendemain... Presque tout a été détruit, mais rien n'a été créé en retour. (*Froidement.*) Je vois à votre visage que cela ne vous intéresse pas.

Eléna Andreïevna. Mais je comprends si peu tout cela...

Astrov. Il n'y a rien à comprendre, simplement c'est inintéressant.

Eléna Andreïevna. Honnêtement, je suis distraite. Je m'excuse. Je dois vous faire subir un petit interrogatoire, et je suis confuse, je ne sais pas par où commencer.

Astrov. Un interrogatoire ?

Eléna Andreïevna. Oui, un interrogatoire, mais... plutôt innocent. Asseyons-nous.

Ils s'assoient.

L'affaire concerne une jeune personne. Bavardons comme des honnêtes gens, comme des connaissances, sans détour. Bavardons et puis nous oublierons tout cela. D'accord ?

Astrov. D'accord.

²¹ Groupe orthodoxe, séparé de la branche de l'Eglise Orthodoxe de Russie par leur refus des réformes introduites en 1666.

Eléna Andreïevna. Cela concerne ma belle-fille Sonia. Elle vous plaît ?

Astrov. Oui, je la respecte.

Eléna Andreïevna. Elle vous plaît en tant que femme ?

Astrov (*après un instant*). Non.

Eléna Andreïevna. Encore deux-trois mots, et j'ai fini. Vous n'avez rien remarqué ?

Astrov. Rien.

Eléna Andreïevna (*elle lui prend la main*). Vous ne l'aimez pas, on peut le voir dans vos yeux... Elle souffre... Comprenez-le et... Cessez de venir ici.

Astrov (*se lève*). Je n'ai déjà plus le temps... Oui, et je suis pressé... (*Haussant les épaules.*) Depuis quand ? (*Il est troublé.*)

Eléna Andreïevna. Quelle conversation désagréable ! Je suis si émue, comme après un immense effort. Dieu merci, c'est fini. Oublions, faisons comme si nous n'avions jamais discuté, et... Et partez. Vous êtes un homme intelligent, vous comprendrez...

Pause.

Je suis déjà toute rouge...

Astrov. Si vous me l'aviez dit il y a un mois ou deux, alors peut-être que j'y aurais repensé, mais à présent... (*Il hausse les épaules.*) Et si elle souffre, alors, bien sûr... Il n'y a qu'une chose que je ne comprends pas : en quoi cet interrogatoire vous était-il nécessaire ? (*Il la regarde dans la yeux et la menace du doigt.*) Vous êtes rusée !

Eléna Andreïevna. Qu'est-ce que cela signifie ?

Astrov (*riant*). Rusée ! Supposons que Sonia souffre, je l'admets de bonne volonté, mais qu'est-ce que c'est que cette interrogatoire ? (*L'empêchant de parler, vivement.*) Permettez, ne faites pas cette mine surprise, vous savez parfaitement pourquoi je viens ici chaque jour... Pourquoi et pour qui je suis ici, vous le savez parfaitement. Mignonne prédatrice, ne me regardez pas ainsi, je suis un vieux moineau...

Eléna Andreïevna (*dans l'incompréhension*). Une prédatrice ? Je ne comprends rien.

Astrov. Un beau et duveteux putois... Il vous faut des sacrifices ! Voilà déjà un mois que je ne fais rien, j'ai tout abandonné, je vous cherche avidement, et cela vous est détestable, détestable... Eh bien ? J'ai succombé, vous le saviez et sans interrogatoire. (*Il croise les bras et incline la tête.*) Je me soumetts. Allez, dévorez !

Eléna Andreïevna. Vous êtes fou !

Astrov (*il rit entre ses dents*). Vous êtes timide...

Eléna Andreïevna. Oh, je suis meilleur et plus noble que vous ne le pensez ! Je vous le jure !
(*Elle veut partir.*)

Astrov (*lui bloquant le chemin*). Je vais partir aujourd'hui, je ne viendrai plus ici, mais... (*Il lui prend la main, regarde aux alentours.*) Où nous verrons-nous ? Dites-moi vite : où ? On pourrait rentrer à cet instant, dites-moi vite... (*Passionnément.*) Quelle merveille, quelle précieuse... Un baiser... Je ne peux embrasser que vos cheveux parfumés...

Eléna Andreïevna. Je vous le jure...

Astrov (*l'empêche de parler*). Pourquoi jurez-vous ? Il ne faut pas jurer. Pas de mots superflus... Oh, quelle beauté ! Quelles mains ! (*Il lui embrasse les mains.*)

Eléna Andreïevna. Mais ça suffit, à la fin... Sortez... (*Elle retire ses mains.*) Vous vous êtes oublié.

Astrov. Dites-moi donc, dites-moi, où nous verrons-nous demain ? (*Il la prend par la taille.*) Tu vois, c'est inévitable, nous nous verrons. (*Il l'embrasse ; à cet instant entre Voynitski avec un bouquet de rose, il s'arrête à la porte.*)

Eléna Andreïevna (*sans voir Voynitski*). Épargnez-moi... Laissez-moi... (*Elle porte la tête contre la poitrine d'Astrov.*) Non ! (*Elle veut partir.*)

Astrov (*qui la retient par la taille*). Viens demain à la forêt... Vers deux heures... D'accord ? D'accord ? Tu viendras ?

Eléna Andreïevna (*découvrant Voynitski*). Laissez-moi ! (*Avec un grand trouble elle s'éloigne vers la fenêtre.*) C'est terrible.

Voynitski (*posant le bouquet sur une chaise ; s'agite, s'essuie le visage et l'arrière du cou avec un châle*). Ce n'est rien... Oui... Ce n'est rien...

Astrov (*s'énervant*). Aujourd'hui, très respecté Ivan Pétrovitch, le temps n'est pas mauvais. Ce matin c'était couvert, comme s'il allait pleuvoir, et maintenant il fait beau. S'il faut être consciencieux, nous dirons que l'automne et ses blés se sont montrés magnifiques... (*Il roule la carte dans son étui.*) Voilà seulement : les jours raccourcissent... (*Il sort.*)

Eléna Andreïevna (*se rapproche rapidement de Voynitski*). Efforcez-vous, employez toute votre influence, pour que mon mari et moi nous partions d'ici aujourd'hui même ! Vous entendez ? Aujourd'hui même !

Voynitski (*s'essuyant le visage*). Ah ? Oui, bon... C'est bien... J'ai, Hélène, tout vu, tout...

Eléna Andreïevna (*nerveusement*). Vous entendez ? Je dois partir d'ici aujourd'hui même !

Entrent Sérébriakov, Sonia, Télégouine et Marina.

Télégouine. Moi-même, votre excellence, je ne me sens pas bien. Cela fait déjà deux jours que je me sens mal. Une douleur ou quelque chose au crâne...

Sérébriakov. Où sont les autres ? Je n'aime pas cette maison. C'est un labyrinthe. Vingt-six chambres immenses, tout est disséminé, je ne retrouve jamais rien. *(Il appelle.)* Faites-donc accourir Marie Vassilievna et Eléna Andreïevna.

Eléna Andreïevna. Je suis là.

Sérébriakov. Messieurs, asseyez-vous s'il vous plaît.

Sonia *(s'approchant d'Eléna Andreïevna, impatientement)*. Qu'a-t-il dit ?

Eléna Andreïevna. Plus tard.

Sonia. Tu trembles ? Tu es émue ? *(Elle la dévisage d'un regard curieux.)* Je comprends... Il a dit qu'il ne viendra plus ici... C'est ça ?

Pause.

Dis-moi : c'est ça ?

Eléna Andreïevna hoche la tête en signe d'affirmation.

Sérébriakov *(à Télégouine)*. Je peux m'accommoder d'une mauvaise santé, cela ne fait qu'un temps, mais ce qui ne passe pas, c'est l'organisation de la vie à la campagne. J'ai le sentiment d'être tombé du ciel sur une autre planète. Asseyez-vous, messieurs, je vous en prie. Sonia !

Sonia ne l'écoute pas, elle se lève, baissant la tête tristement.

Sonia !

Pause.

Elle n'écoute pas. *(A Marina.)* Et toi, bonne, assieds-toi.

La bonne s'assoit et tricote un bas.

Je vous en prie, messieurs. Comme on dit, suspendez vos oreilles au clou de l'attention. *(Il rit.)*

Voynitski *(ému)*. Peut-être que ma présence n'est pas nécessaire ? Je peux y aller ?

Sérébriakov. Non, c'est de toi dont j'ai le plus besoin.

Voynitski. Que puis-je faire pour vous ?

Sérébriakov. Tu me vouvoies... Pourquoi es-tu fâché ?

Pause.

Si tu m'en veux de quoi que ce soit, alors excuse-moi, s'il te plaît.

Voynitski. Change de ton. Venons-en aux faits... Qu'est-ce qu'il te faut ?

Entre Maria Vassilievna.

Sérébriakov. Voilà maman. Je commence, messieurs.

Pause.

Messieurs, je vous ai invités, pour vous annoncer qu'un inspecteur va venir nous voir²². Néanmoins, mettons les blagues de côté. L'affaire est sérieuse. Messieurs, je vous ai réunis afin de demander votre aide et vos conseils, et bien au fait de votre constante amabilité, j'ai espoir de les recueillir. Je suis un intellectuel, un homme de lettre et j'ai toujours été étranger à la vie pratique. Je ne puis faire l'économie des instructions des gens bien éclairés et je te demande conseil, Ivan Péetrovitch, vous, Ivan Ilitch, vous, maman... Ce qu'il y a, c'est que *manet omnes una nox*²³, c'est-à-dire que tous nous existons, dans la main de Dieu ; je suis vieux, malade et donc je trouve qu'il est temps que je règle mes affaires de propriété, en tant qu'elle concerne ma famille. Ma vie est déjà finie, je ne pense pas à moi, mais j'ai une jeune femme et une fille célibataire.

Pause.

Il m'est impossible de continuer à vivre à la campagne. Nous n'avons pas été créés pour cela. Vivre à la ville est hors de nos moyens, vu ce que nous percevons de cette propriété. Si nous vendions, supposons, le bois, alors ce serait une mesure exceptionnelle, que nous ne pourrions prendre plusieurs fois l'an. Il nous faut trouver un moyen qui nous garantisse de manière plus ou moins constante un certain niveau de revenu. J'ai fini par trouver un tel moyen, et j'ai l'honneur de l'offrir à votre réflexion. Passant les détails, je vous le présente dans les grandes lignes. Notre domaine ne rapporte en moyenne pas plus de deux pourcents. Je propose de le vendre. Si nous plaçons le gain de la vente dans des titres d'actions, alors nous toucherons de quatre à cinq pourcents, et je pense qu'il y aura même un surplus de plusieurs milliers, que nous pourrions utiliser afin d'acheter une petite datcha²⁴ en Finlande.

Voynitski. Attends... Il me semble que j'ai mal entendu. Répète ce que tu as dit.

Sérébriakov. Changer notre argent contre des titres d'actions et avec ce qu'il reste en plus, acheter une datcha en Finlande.

²² « Je vous ai invité, pour vous annoncer qu'un inspecteur va venir nous voir. » Phrase de la comédie de Gogol (1809-1852), *L'inspecteur* (1836), Acte I, scène 1.

²³ Lat., « Une même nuit nous attend tous », Horace, *Odes*, Livre premier, ode 28.

²⁴ Maison de campagne russe.

Voynitski. Pas la Finlande... Tu as dit quelque chose d'autre.

Sérébriakov. J'ai proposé de vendre le domaine.

Voynitski. Voilà, c'est ça. Tu vends le domaine, superbe, excellente idée... Et où est-ce que tu nous envoies avec ma vieille mère et puis Sonia ?

Sérébriakov. Nous discuterons de cela le temps venu. Pas maintenant.

Voynitski. Attends. Manifestement, jusqu'à maintenant je n'ai pas eu un soupçon de bon sens. Jusqu'ici j'ai eu la sottise de penser que ce domaine appartenait à Sonia. Mon défunt père a acheté ce domaine en dot pour ma sœur. Jusqu'ici j'ai eu la naïveté de comprendre la loi non comme en Turquie mais de penser que ce domaine était passé de ma sœur à Sonia.

Sérébriakov. Oui, le domaine appartient à Sonia. Qui le contesterait ? Sans l'accord de Sonia je ne m'autoriserais pas à le vendre. De plus, je propose de faire cela pour le bien de Sonia.

Voynitski. C'est inconcevable, inconcevable ! Ou je deviens fou, ou... Ou...

Maria Vassilievna. Jean, ne contredis pas Alexandre. Crois-le, il sait mieux que nous ce qui est bon et ce qui est mal.

Voynitski. Non, donnez-moi de l'eau. (*Il boit de l'eau.*) Dites-nous ce que vous voulez, ce que vous voulez !

Sérébriakov. Je ne comprends pas ce qui vous inquiète. Je ne dis pas que mon projet est parfait. Si vous le trouvez sans valeur, je ne vais pas insister.

Pause.

Téléguine (*confus*). Votre excellence, je porte à la science non seulement une vénération, mais même des sentiments presque fraternels. Le frère de la femme de mon frère Grégory Ilitch, que vous connaissez peut-être, Constantin Trofimovitch Lakedemonov, était un maître...

Voynitski. Attends, Vaflia, on parle du projet... Attends, plus tard... (*A Sérébriakov.*) Donc tu lui demandes. Ce domaine a été acheté par son oncle.

Sérébriakov. Ah, pourquoi me faudrait-il demander ? Pourquoi ?

Voynitski. Ce domaine a été acheté à l'époque pour quatre-vingt-quinze milles. Mon père n'a payé que soixante-dix mille et il est resté un emprunt de vingt-cinq mille. Maintenant écoutez... Le domaine n'aurait pas été acheté, si je n'avais renoncé à mon héritage en faveur de ma sœur, que j'aime tendrement. Ensuite, j'ai travaillé dix ans comme un diable, et j'ai remboursé l'intégralité du prêt...

Sérébriakov. Je regrette d'avoir entamé cette conversation.

Voynitski. Le domaine est libre de dette et ne s'est pas effondré, du seul fait de mes efforts personnels. Et voilà, maintenant que je suis vieux, on veut me chasser d'ici par la peau du cou !

Sérébriakov. Je ne comprends pas ce que tu veux !

Voynitski. Pendant quinze ans j'ai administré ce domaine, j'ai travaillé, je t'ai envoyé de l'argent, comme le plus consciencieux des intendants, et pendant tout ce temps tu ne m'as même pas remercié une seule fois. Tout ce temps – et dans notre jeunesse, et maintenant – je n'ai reçu de ta part qu'un appointement de cinq cents roubles par an – une misère ! – et tu n'as jamais imaginé allonger ma paie ne serait-ce que d'un rouble !

Sérébriakov. Ivan Pétrovitch, qu'est-ce que j'en savais ? Je ne suis pas un homme de la pratique et je n'y comprends rien. Tu aurais pu t'augmenter toi-même, autant que tu le voulais.

Voynitski. Pourquoi est-ce que je n'ai pas volé ? Pourquoi est-ce que vous ne me méprisez pas tous, de ne pas avoir volé ? Cela aurait été justice, et aujourd'hui je ne serais pas misérable !

Maria Vassilievna (*durement*). Jean !

Téléguine (*ému*). Vania, mon cher, s'il te plaît, non... J'en tremble... Pourquoi ruiner nos bonnes relations ? (*Il l'embrasse.*) Il ne faut pas.

Voynitski. Depuis vingt ans je suis avec cette mère, comme une taupe, assis entre quatre murs... Toutes nos pensées et nos sens allaient pour toi seul. Le jour nous parlions de toi, de tes travaux, nous étions fiers de toi, nous prononcions pieusement ton nom ; nous ruinions nos nuits à lire des journaux et des livres qu'à présent je méprise profondément !

Téléguine. Il ne faut pas, Vania, non... Je n'en peux plus...

Sérébriakov (*en colère*). Je ne comprends pas, qu'est-ce qu'il te faut ?

Voynitski. Tu étais pour nous une être d'un ordre supérieur, et nous connaissions tes articles par cœur... Mais maintenant on m'a ouvert les yeux ! Je vois tout ! Tu écris sur l'art, mais tu n'y comprends rien ! Tous tes travaux, que j'ai admirés, ne valent pas un centime ! Tu nous a trompés !

Sérébriakov. Messieurs ! Interrompez-le donc, à la fin ! Je vais m'en aller !

Eléna Andreïevna. Ivan Pétrovitch, je vous demande de vous taire ! Vous entendez ?

Voynitski. Je ne me tairai pas ! (*Bloquant le chemin à Sérébriakov.*) Attends, je n'ai pas fini ! Tu as ruiné ma vie ! Je n'ai pas vécu, pas vécu ! Pour tes beaux yeux j'ai détruit, ruiné les plus belles années de ma vie ! Tu es mon pire ennemi !

Téléguine. Je ne peux pas... Je ne peux pas... Je vais sortir... (*Dans le plus grand émoi, il sort.*)

Sérébriakov. Qu'est-ce que tu veux de moi ? Et de quel droit tu me parles sur ce ton ? Tu es insignifiant ! Si le domaine est à toi, alors prends-le, je n'en ai pas besoin !

Eléna Andreïevna. Je quitte cet enfer dans la minute ! *(Elle crie.)* Je ne peux pas le supporter plus longtemps !

Voynitski. Ma vie a disparu ! Je suis doué, intelligent, courageux... Si j'avais vécu normalement, j'aurais pu être Schopenhauer, Dostoïevski... Je divague, je perds la raison... Maman, je suis désespéré ! Ma petite maman !

Maria Vassilievna *(durement)*. Écoute Alexandre !

Sonia *(se tient à genoux devant la bonne et se serre contre elle)*. Ma bonne ! Ma bonne !

Voynitski. Petite mère ! Que me faut-il faire ? Pas besoin, ne dites rien ! Je le sais moi-même, ce qu'il faut faire ! *(A Sérébriakov.)* Tu te souviendras de moi ! *(Il sort par la porte du milieu.)*

Maria Vassilievna sort derrière lui.

Sérébriakov. Messieurs, qu'est-ce que c'est que ça, à la fin ? Emportez ce fou loin de moi ! Je ne peux pas vivre sous le même toit que lui ! Il vit ici *(indiquant la porte du milieu)*, tout près de moi... Laissons-le s'installer au village, dans l'annexe, ou alors je déménage d'ici, mais je ne peux rester sous le même toit que lui...

Eléna Andreïevna *(à son mari)*. Nous partons d'ici aujourd'hui ! Il faut en donner l'ordre à cette minute même.

Sérébriakov. Un homme de rien !

Sonia *(à genoux, tournée vers son père ; nerveusement, en pleurs)*. Il faut être magnanime, Papa ! L'oncle Vania et moi, nous sommes malheureux ! *(Retenant son désespoir.)* Il faut être magnanime ! Souviens-toi, quand tu étais plus jeune, l'oncle Vania et Grand-mère traduisaient des livres pour toi toute la nuit, ils recopiaient tes papiers... Toutes les nuits, toutes les nuits ! L'oncle Vania et moi, nous avons travaillé sans repos, nous étions effrayés à l'idée de garder un kopeck pour nous-mêmes, et nous t'envoyions tout... Nous ne goûtions quasiment pas les bienfaits de notre labeur ! Je ne te le reproche pas, mais tu dois comprendre, Papa. Il faut être magnanime !

Eléna Andreïevna *(en proie à l'émotion, à son mari)*. Alexandre, je t'en supplie, explique-toi avec lui... Je t'en supplie.

Sérébriakov. D'accord, je m'expliquerai avec lui... Je ne l'accuse de rien, je ne suis pas en colère, mais tu peux reconnaître que son comportement est pour le moins étrange. Si vous permettez, je vais le rejoindre. *(Il sort par la porte du centre.)*

Eléna Andreïevna. Sois plus doux avec lui, calme-le... *(Elle sort avec lui.)*

Sonia (*se blottissant contre la bonne*). Ma bonne ! Ma bonne !

Marina. Ce n'est rien, ma petite. Les jars cacardent, et s'arrêtent... Ils cacardent, et s'arrêtent...

Sonia. Ma bonne !

Marina (*la regarde dans les yeux*). Tu trembles, comme de froid ! Bon, bon, pauvre petite, Dieu est magnanime. Un thé au tilleul ou à la framboise, et ça passera... Ne souffre pas, petite orpheline... (*Elle regarde la porte du centre avec colère.*) Vois, les jars sont fâchés, comme c'est malin !

Derrière la scène, un tir ; on entend Eléna Andreïevna crier ; Sonia tremble.

Oh, toi !

Sérébriakov (*rentre en courant, chancelant d'effroi*). Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! Il est devenu fou !

Eléna Andreïevna et Voynitski se battent près des portes.

Eléna Andreïevna (*s'efforçant de lui arracher le revolver*). Donnez-le ! Rendez-le, je vous dis !

Voynitski. Laissez-moi, Hélène ! Laissez-moi ! (*Il se libère, court et cherche des yeux Sérébriakov.*) Où est-il ? Ah, le voilà ! (*Il lui tire dessus.*) Bam !

Pause.

Raté ? Encore raté ?! (*Enervé.*) Ah, merde, merde... quel diable... (*Il jette le revolver à terre et se jette sur une chaise, accablé.*)

Sérébriakov est sonné ; Eléna Andreïevna est adossée au mur, elle se sent mal.

Eléna Andreïevna. Emportez-moi loin d'ici ! Emportez-moi, tuez-moi, mais... Je ne peux pas rester ici, je ne peux pas !

Voynitski (*de désespoir*). Ah, qu'ai-je fait ! qu'ai-je fait !

Sonia (*tout bas*). Ma bonne ! Ma bonne !

Acte quatrième

La pièce d'Ivan Pétrovitch ; c'est à la fois la chambre à coucher et le bureau de comptes. Près de la fenêtre, une grande table avec des livres de compte et des papiers de tout genre, un bureau, des armoires, des balances. Il y a une table plus petite pour Astrov ; du matériel de peinture s'y trouve, des couleurs, une chemise à dessin. Une cage avec un étourneau. Au mur une carte de l'Afrique, manifestement d'aucune utilité. Un immense canapé, recouvert d'une toile. A gauche, une porte qui mène aux chambres ; à droite, une porte vers le hall ; un tapis près de la porte de droite, pourquoi que les paysans ne salissent pas les lieux. Un soir d'automne. Le silence.

Téléguine et Marina sont assis l'un en face de l'autre et mettent en pelote la laine de leurs bas.

Téléguine. Vous êtes plus rapide, Marina Timofeievna, mais l'on nous appelle pour nous dire au revoir. On a déjà envoyé préparer les chevaux.

Marina (*s'efforce d'embobiner plus vite*). Il n'en reste qu'un peu.

Téléguine. Ils déménagement à Kharkov²⁵. Ils vont vivre là-bas.

Marina. C'est pour le mieux.

Téléguine. Ils sont effrayés... « Je ne veux pas vivre une minute de plus ici, a dit Eléna Andreïevna... Nous partons, oui nous partons... Nous vivrons, a-t-elle dit, à Kharkov, nous allons faire un tour et ensuite nous enverrons chercher nos affaires... » Ils partent sans affaires. C'est donc, Marina Timofeievna, que ce n'était pas leur destin de vivre ici. Pas leur destin... Quelle funeste prédestination !

Marina. C'est pour le mieux. Ils ont tantôt déclenché une telle affaire, une telle bataille – quelle honte !

Téléguine. Oui, une affaire digne de la touche d'Aivazovski²⁶ !

Marina. Mes yeux s'en seraient passés.

Pause.

Vivons de nouveau, comme avant. Le matin à huit heure nous prendrons le thé, à une heure le déjeuner, le soir nous nous mettrons à diner ; tout sera à sa place, comme chez monsieur tout-le-monde... Comme de bons chrétiens. (*En soupirant.*) Malheureuse, voilà déjà un moment que je n'ai pas mangé de nouilles préparées à la maison...

Téléguine. Oui, voilà déjà un petit moment que nous n'avons pas cuisiné de nouilles.

²⁵ Deuxième plus grande ville d'Ukraine.

²⁶ Ivan Constantinovitch Aivazoski (1817-1900), peintre russe originaire de Crimée, célèbre pour ses tableaux marins.

Pause.

Un petit moment... Ce matin, Marina Timofeievna, je vais au village, et un commerçant m'a lancé : « Eh, toi, le parasite ! » Cela m'a fait tant de peine !

Marina. N'y fais pas attention, petit père ! Nous sommes tous les parasites de Dieu. Comme toi, comme Sonia, comme Ivan Pétrovitch – personne ne reste assis sans rien faire, tous sont à la tâche ! Tous... Où est Sonia ?

Téléguine. Dans le jardin. Elle est avec le docteur, elle cherche Ivan Pétrovitch. Ils ont peur qu'il ne se fasse du mal.

Marina. Et où est son pistolet ?

Téléguine (*à demi voix*). Je l'ai caché dans la cave.

Marina (*avec un sourire*). Qu'on nous pardonne nos péchés !

Rentrent dans la cour Voynitski et Astrov.

Voynitski. Laissez-moi. (*A Marina et Téléguine.*) Sortez d'ici, laissez-moi seul rien qu'une heure ! Je ne supporte pas votre tutelle.

Téléguine. Une seule minute, Vania. (*Il sort sur la pointe des pieds.*)

Marina. Un jars : coin-coin-coin ! (*Elle rassemble la laine et sort.*)

Voynitski. Laissez-moi !

Astrov. Avec un grand plaisir, cela fait déjà un moment que je dois partir d'ici, mais je le répète, je ne partirai pas tant que tu ne m'auras pas rendu ce que tu m'as pris.

Voynitski. Je ne t'ai rien pris.

Astrov. Je le dis avec sérieux, ne me retarde pas. Je dois y aller depuis longtemps.

Voynitski. Je ne t'ai rien pris.

Ils s'assoient tous les deux.

Astrov. Ah oui ? Eh bien, je patiente encore un peu, et ensuite, excuse-moi, il me faudra employer la force. Nous t'attacherons et te fouillerons. Je dis cela avec le plus grand sérieux.

Voynitski. Comme il vous plaira.

Pause.

Tu parles d'un fou : tirer deux fois et rater deux fois ! Je ne me le pardonnerai jamais !

Astrov. Tu aurais mieux fait de te tirer dans le crâne, s'il t'avait pris l'envie de tirer.

Voynitski (*haussant les épaules*). Étrange. J'ai fait une tentative de meurtre, mais l'on essaie pas de m'arrêter, on ne me traduit pas en justice. Cela veut dire que l'on me pense fou. (*Un rire démoniaque.*) Je suis fou, mais ils ne sont pas fous ceux qui sous le masque de professeurs, de mages instruits, dissimulent leur incompetence, leur stupidité, leur cruauté révoltantes. Elles ne sont pas folles, celles qui épousent les petits vieux et les trompent sous les yeux de tous. J'ai vu, j'ai vu comme tu l'as trompé !

Astrov. Oui, je l'ai trompé, et voilà. (*Il lui fait un pied-de-nez.*)

Voynitski (*regardant vers la porte*). Non, c'est la terre qui est folle de vous porter encore !

Astrov. Oh, c'est stupide !

Voynitski. Eh bien, je suis fou, inconséquent, j'ai le droit de dire des bêtises.

Astrov. Vieille chose. Tu n'es pas fou, tu es seulement un excentrique. Un bouffon du roi. Avant je pensais que chaque fou était souffrant, anormal, et j'ai maintenant l'idée que l'état normal de l'être humain, c'est d'être un excentrique. Tu es tout à fait normal.

Voynitski (*se couvre les yeux de ses mains*). Quelle honte ! Si tu savais, comme j'ai honte ! La honte, ce sentiment tranchant, ne peut être comparée avec aucune douleur. (*Avec plainte.*) Insupportable ! (*Il s'allonge contre la table.*) Que me faut-il faire ? Que me faut-il faire ?

Astrov. Rien.

Voynitski. Donne-moi n'importe quoi ! Oh, mon Dieu... J'ai quarante-huit ans ; supposons que je vive jusqu'à soixante ans, alors il m'en reste encore treize. C'est long ! Comment vais-je traverser ces treize années ? Que vais-je faire, comment les remplir ? Oh, tu sais... (*Il sert compulsivement la main d'Astrov.*) Tu sais, si l'on pouvait vivre le reste de sa vie d'une nouvelle manière ! Se réveiller par une matinée radieuse et calme, et sentir comme sa vie commence à nouveau, que tout le passé est oublié, s'est envolé comme la fumée. (*Il pleure.*) Commencer une nouvelle vie... Dis-moi, comment recommencer... par où recommencer...

Astrov (*de dépit*). Ah, toi ! De quelle nouvelle vie tu parles ! Notre situation, la tienne et la mienne, est sans espoir.

Voynitski. C'est vrai ?

Astrov. J'en suis sûr.

Voynitski. Donne-moi n'importe quoi... (*Montrant son cœur.*) Ça me brûle ici.

Astrov (*il crie sévèrement*). Arrête ! (*Il se radoucit.*) Ceux qui vivront d'ici cent, deux cents ans après nous et qui nous mépriseront pour avoir traversé cette vie d'une façon si stupide et si vulgaire – ceux-là, peut-être, trouveront le moyen d'être heureux, mais nous... Nous avons tous deux un unique espoir. C'est l'espoir que lorsque nous reposerons dans nos tombes, ils nous viennent des visions, et même peut-être de plaisantes visions. (*Soupirant.*) Oui, mon frère. Dans tout le district, il n'y avait que deux hommes bien rangés, intelligents : moi, et toi. Mais en une dizaine d'année, une vie de petits-bourgeois, une vie méprisante nous a emportés ; elle a empoisonné notre sang de ses relents pourris, et nous sommes devenus aussi minables que tous. (*Vivement.*) Mais ne me raconte pas de sornettes. Tu vas me rendre ce que tu m'as pris.

Voynitski. Je ne t'ai rien pris.

Astrov. Tu as pris un flacon de morphine de ma pharmacie de voyage.

Pause.

Écoute, si tu veux te suicider à tout prix, alors pénètre dans les bois et tire-toi une balle là-bas. Rends-moi la morphine, sinon il va y avoir des bruits, des rumeurs, on ira inventer que c'est moi qui te l'ai donnée... Cela me sera assez de devoir t'autopsier... Tu penses que cela m'intéresse ?

Entre Sonia.

Voynitski. Laisse-moi.

Astrov (*à Sonia*). Sonia Alexandrovna, votre oncle a retiré de ma pharmacie un flacon de morphine et ne veut pas me le rendre. Dites-lui, que ce n'est pas... Intelligent, à la fin. Oui, et je n'ai pas le temps. Il faut que j'y aille.

Sonia. Oncle Vania, tu as pris la morphine ?

Pause.

Astrov. Il l'a prise. J'en suis sûr.

Sonia. Rends-la. Pourquoi est-ce que tu nous fais peur ? (*Tendrement.*) Rends, oncle Vania ! Je ne suis peut-être pas moins malheureuse que toi, et pourtant je ne sombre pas dans le désespoir. J'endure et j'endurerai, jusqu'à ce que ma vie termine d'elle-même... Toi aussi, endure.

Pause.

Rends ! (*Elle lui embrasse les mains.*) Mon cher, mon bon, mon doux oncle, rends ! (*Elle pleure.*) Tu es bon, tu vas nous ménager et nous la rendre. Patiente, mon oncle ! Patiente !

Voynitski (*prend un flacon sur la table et le donne à Astrov*). Voilà, prends ! (*A Sonia.*) Mais il nous faudrait travailler, il vaudrait mieux faire quelque chose, mais je ne peux pas... je ne peux pas...

Sonia. Oui, oui, travailler. Dès que nous les aurons raccompagnés, nous nous mettrons au travail... *(Elle range nerveusement les papiers sur la table.)* Tout est à l'abandon.

Astrov *(dépose le flacon dans sa pharmacie et resserre les courroies)*. A présent je peux me mettre en route.

Eléna Andreïevna *(entrant)*. Ivan Pétrovitch, vous êtes ici ? Nous partons à cet instant. Allez voir Alexandre, il veut vous dire quelque chose.

Sonia. Va, oncle Vania. *(Elle prend Voynitski par la main.)* Allons-y. Papa et toi devez faire la paix. C'est inévitable.

Sonia et Voynitski sortent.

Eléna Andreïevna. Je m'en vais. *(Elle tend sa main à Astrov.)* Adieu.

Astrov. Déjà ?

Eléna Andreïevna. Les chevaux sont déjà attelés.

Astrov. Adieu.

Eléna Andreïevna. Aujourd'hui vous m'avez juré, que vous partiriez d'ici.

Astrov. Je m'en souviens. Je pars à l'instant.

Pause.

Vous avez peur ? *(Il lui prend la main.)* C'est donc que c'est si effrayant ?

Eléna Andreïevna. Oui.

Astrov. Et si vous restiez ! Hein ? Demain dans les bois...

Eléna Andreïevna. Non... C'est déjà décidé... Et j'ai le courage de vous regarder ainsi parce que le départ a déjà été décidé... Je ne vous demande qu'une chose : ayez de moi une meilleure opinion. Je veux que vous me respectiez.

Astrov. Eh ! *(Un geste d'impatience.)* Restez, je vous en prie. Reconnaissez que vous n'avez rien à accomplir sur cette terre, que vous n'avez aucun but dans la vie, que vous ne faites rien de votre temps, que vous succomberez à vos émotions – c'est inévitable. Donc il vaut mieux que ce ne soit pas à Kharkov ou je ne sais où à Koursk, mais ici, en pleine nature... Ce serait pour le moins poétique, même l'automne est beau à présent... Ici il y a des forêts, des manoirs à moitié détruits dans le goût de Tourgueniev...

Eléna Andreïevna. Comme vous êtes amusant... Je suis fâché contre vous, mais tout de même... Je me souviendrai de vous avec un sourire. Vous êtes un homme intéressant, un original. Nous ne

nous verrons plus jamais, et donc – pourquoi le cacher ? Vous m’attirez même un petit peu. Allons, serrons-nous la main amicalement et séparons-nous en amis. Sans rancune.

Astrov (*lui serre la main*). Oui, partez... (*Dans ses pensées.*) C’est comme si vous étiez une femme bonne, sincère, mais qu’il y avait comme quelque chose d’étrange dans votre être. Voilà que vous êtes venue avec votre mari, et tous ceux qui ici travaillaient, qui s’affairaient, qui créaient, ont été forcés d’abandonner leurs tâches et tout l’été ne se sont occupés que de la goutte de votre mari et de vous-même. Tous les deux – lui et vous – vous nous avez tous contaminés de votre oisiveté. Je me suis laissé emporter, durant un mois entier je n’ai rien fait, et pendant tout ce temps les gens étaient malades, dans mes bois, dans mes taillis, les paysans ont fait paître leur bétail... Ainsi, peu importe où vous posez le pied vous et votre mari, vous y portez la destruction... Je plaisante, bien sûr, mais quand même... C’est étrange, je suis persuadé que si vous étiez restés, la désolation en aurait été immense. Et j’aurai péri, oui, et vous... Je ne plaisante pas. Bon, partez ! Finita la comedia !

Eléna Andreïevna (*elle prend un crayon de la table et le cache rapidement*). Je prends ce crayon en souvenir.

Astrov. Comme c’est étrange... Nous étions des connaissances et soudain, pour une raison quelconque... Nous ne nous verrons plus jamais. Oui, sur la terre entière... Tant qu’il n’y a encore personne, qu’oncle Vania n’entre pas avec un bouquet, permettez-moi... De vous embrasser... En guise d’adieu... Oui ? (*Il l’embrasse sur la joue.*) Oui, voilà... C’est magnifique.

Eléna Andreïevna. Je vous souhaite le meilleur. (*Regardant derrière elle.*) Tant pis, une fois dans ma vie ! (*Elle l’étreint brusquement, et tous deux se séparent rapidement.*) Il me faut y aller.

Astrov. Partez maintenant. Si les chevaux sont attelés, alors allez-y.

Eléna Andreïevna. On dirait que l’on vient.

Ils écoutent tous les deux.

Astrov. Finita !

Entrent Sérébriakov, Voynitski, Maria Vassilievna. avec un livre, Téléguine et Sonia.

Sérébriakov (*à Voynitski*). Il ne faut pas être rancunier. Après ce qu’il s’est passé ces dernières heures, j’ai tellement vécu et réfléchi qu’il me semble que je pourrais écrire, pour sermonner la postérité, tout un traité en ce qui concerne l’art de conduire sa vie. J’accepte de bon cœur tes excuses et moi-même je te demande de m’excuser. Adieu ! (*Il embrasse Voynitski trois fois.*)

Voynitski. Tu reçois précisément ce que tu recevais précédemment. Tout sera comme avant.

Eléna Andreïevna sert Sonia dans ses bras.

Sérébriakov (*il embrasse la main de Marina Vassilievna*). Maman...

Maria Vassilievna (*l'embrassant*). Alexandre, posez à nouveau et envoyez-moi votre photographie. Vous savez comme vous m'êtes cher.

Téléguine . Adieu, votre excellence ! Ne nous oubliez pas !

Sérébriakov (*embrasse sa fille*). Adieu... Adieu à tous ! (*Donnant la main à Astrov.*) Je vous remercie de votre bonne compagnie... Je respecte votre façon de penser, vos passions, vos élans, mais permettez à ce petit vieux de vous faire une remarque dans son discours d'adieu : il faut, mes amis, se mettre au travail ! Il faut se mettre au travail ! (*Une salutation générale.*) Portez-vous bien ! (*Il sort ; derrière lui marchent Maria Vassilievna et Sonia.*)

Voynitski (*Il embrasse avec force la main d'Eléna Andreïevna*). Adieu... Excusez-moi... Nous ne nous verrons plus jamais.

Eléna Andreïevna (*touchée*). Adieu, mon cher. (*Elle l'embrasse sur la tête et sort.*)

Astrov (*à Téléguine*). Vaflia, va dire là-bas au passage que l'on me donne aussi un cheval.

Téléguine. Entendu, mon cher.

Ne restent qu'Astrov et Voynitski.

Astrov (*retire les pots de peintures de la table et les fourre dans sa valise*). Pourquoi tu ne vas pas les accompagner ?

Voynitski. Qu'ils partent, mais moi... Je ne peux pas. Cela m'est pesant. Il faut vite que je m'occupe à une affaire quelconque... Travailler, travailler ! (*Il fouille dans les papiers sur la table.*)

Pause. On entend des appels.

Astrov. Ils sont partis. Je suppose que le professeur est joyeux. Il aurait donné cher pour partir de toute façon.

Marina (*elle entre*). Partis. (*Elle s'assoit dans le fauteuil et tricote un bas.*)

Sonia (*elle entre*). Ils sont partis. (*Elle s'essuie les yeux.*) Que Dieu les garde. (*A son oncle.*) Bon, oncle Vania, attelons-nous à quelque tâche.

Voynitski. Travailler, travailler...

Sonia. Longtemps, cela fait déjà longtemps que nous ne nous sommes pas assis ensemble à cette table. (*Elle allume la lampe sur la table.*) On dirait qu'il n'y a pas d'encre... (*Il prend l'encrier, se dirige vers l'étagère et le remplit d'encre.*) Moi je suis triste qu'ils soient partis.

Maria Vassilievna (*elle rentre lentement*). Ils sont partis ! (*Elle s'assoit et se plonge dans un livre.*)

Sonia (*elle s'assoit à la table et feuillette le livre de compte*). Avant tout, oncle Vania, nous ferons les comptes. Nous avons terriblement négligé de le faire. Aujourd'hui encore on est venu nous demander des comptes. Écris. Tu écris une opération, et moi une autre...

Voynitski (*il écrit*). « Facture... A Monsieur... »

Ils écrivent tous les deux en silence.

Marina (*en baillant*). Je veux dormir.

Astrov. Quel silence. Les plumes crépitent, les criquets chantent. Il fait beau, c'est agréable... Je ne veux pas partir d'ici.

On entend des grelots.

Voilà qu'on prépare les chevaux... Il me reste donc à vous faire mes adieux, mes amis, prendre congé de votre table et – allons-y ! (*Il range le cartogramme dans un dossier.*)

Marina. Et pourquoi est-ce que vous vous agitez ? Vous auriez pu rester.

Astrov. C'est impossible.

Voynitski (*il écrit*). « Et de la vieille dette il reste deux cent soixante-quinze... »

Entre un serviteur.

Le serviteur. Mikhaïl Lvovitch, les chevaux sont prêts.

Astrov. Entendu. (*Il lui donne sa pharmacie, sa valise et son dossier.*) Voilà, prends ceci. Attention à ne pas oublier le dossier.

Le serviteur. Bien. (*Il sort.*)

Astrov. Bon... (*Il se met à partir.*)

Sonia. Quand nous reverrons-nous donc ?

Astrov. Ça ne devrait pas être avant l'été. En hiver, c'est difficile... Évidemment, s'il arrive quelque chose, alors faites-le moi savoir – et je viendrai. (*Il leur serre la main.*) Merci pour le pain, le sel, votre douceur... En un mot, merci pour tout. (*Il va voir la bonne et l'embrasse sur la tête.*) Adieu, petite vieille.

Marina. Vous partez comme ça, sans le thé ?

Astrov. Je n'en veux pas, ma bonne.

Marina. Peut-être que vous prendrez de la vodka ?

Astrov (*hésitant*). Peut-être...

Marina sort.

(*Après une pause.*) Mon bricoleur²⁷ s'est mis à boiter. Je l'avais déjà remarqué hier, lorsque Pétrouchka l'a emmené boire.

Voynitski. Il faudra réparer.

Astrov. Il faudra aller voir le forgeron à Rojdenstvenoe. Sans délai. (*Il s'approche de la carte de l'Afrique et la regarde.*) Ah, il doit faire si chaud à cet instant en Afrique – comme c'est terrible !

Voynitski. Oui, sans doute.

Marina (*elle revient avec un plateau sur lequel se trouve un verre de vodka et un morceau de pain*). Mange.

Astrov boit la vodka.

A la tienne, petit vieux. (*Elle se penche bas.*) Et tu peux manger le bout de pain.

Astrov. Non... Je bois comme ça... Donc, portez-vous bien ! (*A Marina.*) Ne me raccompagne pas, petite vieille. Pas besoin.

Il sort ; Sonia marche derrière lui avec une lampe pour l'accompagner ; Marina est assise dans son fauteuil.

Voynitski (*il écrit*). « Le deux février, vingt livres d'huile... Le seize février, à nouveau vingt livres d'huile... De la semoule de sarrasin... »

Pause. On entend des grelots.

Marina. Il est parti.

Pause.

Sonia (*revenant, elle pose la bougie sur la table*). Il est parti...

Voynitski (*il compte les factures et prend des notes*). Au total... Quinze... Vingt-cinq...

Sonia s'assoit et écrit.

Marina (*baillant*). Oh, nos péchés...

²⁷Cheval qui porte la bricole d'un attelage, harnais prenant appui sur le poitrail.

Téléguine entre sur la pointe des pieds, s'assoit près de la porte et joue doucement de la guitare.

Voynitski (*à Sonia, en lui passant la main dans les cheveux*). Mon enfant, comme c'est pesant ! Ah, si tu savais comme cela m'est pesant !

Sonia. Mais que faire, il nous faut vivre !

Pause.

Oncle Vania, nous allons vivre. Nous traverserons une myriade de longs jours et de longues soirées ; nous endurerons patiemment toutes les épreuves que nous enverra le destin ; nous travaillerons pour d'autres et aujourd'hui, et dans notre vieillesse, ne connaissant pas le repos, et quand viendra notre heure, nous mourrons humblement et sur notre tombe nous dirons que nous avons souffert, que nous avons pleuré, que tout cela nous était amère, et Dieu aura pitié de nous, et toi et moi, mon oncle, mon doux oncle, nous découvrirons une vie lumineuse, sublime, élégante, nous nous en réjouirons, et nous porterons un regard attendri sur nos malheurs présents, nous sourirons – et nous nous reposerons. Je le crois, mon oncle, je le crois passionnément, chaleureusement... (*Elle s'agenouille devant lui et met sa tête dans ses mains ; avec une voix épuisée.*) Nous nous reposerons !

Téléguine joue doucement de la guitare.

Nous nous reposerons. Nous entendrons les anges, nous découvrirons un ciel de diamants, nous verrons comme tout le mal terrestre, toutes nos souffrances, sombreront dans la miséricorde qui emplira le monde entier, et notre vie sera calme, tendre, douce comme une caresse. Je le crois, je le crois... (*Elle essuie les larmes de l'oncle Vania avec son foulard.*) Mon pauvre, mon pauvre oncle Vania, tu pleures... (*Entre ses larmes.*) De ta toute vie tu n'as pas connu la joie, mais patiente, oncle Vania, patiente... Nous nous reposerons...

Elle l'étreint.

Nous nous reposerons !

On entend le garde.

Téléguine joue doucement ; Maria Vassilievna écrit dans la marge des brochures ; Marina tricote un bas.

Nous nous reposerons !

Le rideau tombe doucement.

Traduit du russe par Julien Grand-Clément.